



Le

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE

Courrier

NUMÉRO SPÉCIAL - (XIII^e ANNÉE) - FRANCE 0,70 NF. - BELGIQUE : 10 fr. - SUISSE 0,75 fr.

RACISME!

LE CONSEIL EXÉCUTIF DE L'UNESCO

CONSTATANT avec une profonde inquiétude la recrudescence des manifestations de haine et de discrimination raciales et d'antisémitisme qui se produit depuis quelques mois dans diverses régions, et particulièrement dans l'Union sud-africaine, entraînant de graves désordres sociaux et des pertes en vies humaines

RAPPELANT les termes de la Déclaration universelle des droits de l'homme et de l'Acte constitutif de l'Unesco, qui condamnent toute discrimination fondée sur la race, la religion ou le sexe

FAIT APPEL aux gouvernements pour qu'ils luttent par tous les moyens en leur pouvoir contre toutes formes de discrimination, de violence et de haine raciales et d'antisémitisme, qui se manifesteraient sur leur territoire.



ANGOISSÉ ET TERRIFIÉ par les mitraillettes que les S.S. pointent sur son dos, un petit garçon marche vers la mort en compagnie d'autres israélites du ghetto de Varsovie.

Pages

- 4 LE RACISME, CANCER SOCIAL DE NOTRE TEMPS**
Editorial
- 6 L'ANTIRACISME**
commence sur les bancs de l'école, par Cyril Bibby
- 13 L'ANTISÉMITISME, PLAIE DES TEMPS MODERNES**
par Léon Poliakov
- 10 MEIN KAMPF**
- 21 PANORAMA DES CONTRASTES EN AMÉRIQUE LATINE**
par Alfred Métraux
- 24 PORTRAIT-ROBOT D'UN RACISTE**
par Marie Jahoda
- 28 CONVERSATION AUTOUR D'UNE TABLE VIDE**
par Khushwant Singh
- 29 LE CINÉMA REFUSE LE RACISME**
par Louis Marcorelles
- 32 LE JOURNAL D'ANNE FRANCK**
- 33 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**
- 34 LATITUDES ET LONGITUDES**
Nouvelles de l'Unesco et d'ailleurs

Mensuel publié par :
L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science
et la Culture

Bureaux de la Rédaction :
Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7^e, France

Directeur-Rédacteur en Chef :
Sandy Koffler

Rédacteur en Chef adjoint :
Alexandre Leventis

Secrétaires de rédaction :
Edition française : Célia Bertin
Edition anglaise : Ronald Fenton
Edition espagnole : Jorge Carrera Andrade
Edition russe : Veniamin Matchavariani
Edition allemande : Hans Rieben

Maquettiste :
Robert Jacquemin

Ventes et distribution :
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e.
Belgique : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles.



Les articles et documents non-copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention « Reproduit du **Courrier de l'Unesco** », en précisant la date du numéro en question. Deux justificatifs devront être envoyés à la direction du **Courrier**. Les articles signés ne pourront être reproduits qu'avec la signature de leur auteur. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le **Courrier** expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

ABONNEMENT ANNUEL : 7,00 nouveaux francs ;
100 fr belges ; 7 fr suisses ; 10/-stg ; \$ 3.00. Envoyer les
souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48,
Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris.

MC 60-1-152 F

*Toute la correspondance concernant la Rédaction
doit être adressée au nom du Rédacteur en Chef.*

LE racisme est le cancer social de notre temps. Il ronge lentement, insidieusement jusqu'à ce qu'il ait envahi tout l'organisme d'une société, entraînant la violence et la mort.

Dans les années qui suivirent la seconde guerre mondiale, le racisme pouvait paraître sur le déclin. Sa logique avait abouti aux indicibles horreurs des massacres industrialisés. Le dégoût et l'épouvante que le monde ressentit jetèrent un tel discrédit sur la doctrine qui les avait inspirés que celle-ci ne s'exprimait plus que sous une forme dissimulée et honteuse.

D'autre part, la lutte contre l'hitlérisme avait eu aussi sa logique. On ne pouvait combattre le racisme tout en le pratiquant, même indirectement. Dans les pays ligués contre le nazisme, beaucoup de barrières discriminatoires tombèrent, et les rapports entre races furent empreints d'une plus grande tolérance.

Mais le cancer raciste n'était pas extirpé.

La mémoire humaine est courte, et l'oubli collectif du passé macabre vient facilement. Les camps de la mort et la révolulsion qu'ils provoquèrent n'ont pas suffi à mettre fin à une idéologie fondée sur la croyance à la supériorité d'une race. Dans de nombreux pays, les plus âgés les ont oubliés et les générations plus jeunes connaissent à peine leur existence. De plus, dix années de racisme triomphant et militant avaient semé dans le monde des dents de dragon qui risquaient de germer en une redoutable moisson.

Aujourd'hui, les excès du racisme sont condamnés mais l'optique et les attitudes qui les rendirent possibles subsistent, d'autant plus dangereuses que notre époque est celle du réveil et de l'accession à l'indépendance des peuples de couleur, victimes souvent de ce préjugé. Les hésitations et les trébuchements des nouveaux peuples dans le dur apprentissage de l'autonomie, au lieu d'être acceptés comme normaux et prévisibles, sont quelques fois interprétés en termes racistes, comme preuve de leur infériorité. A son tour, le racisme de l'homme blanc a fait surgir chez les peuples de couleur une réaction qualifiée, à tort ou à raison, de « contre-racisme ».

Beaucoup d'organisations publiques et privées, nationales et internationales, avaient senti le danger de ce racisme latent dans nos sociétés. Elles se sont employées à le combattre. Peu de temps après sa création, l'Unesco recevait mandat des Nations Unies pour lutter contre le racisme par les moyens à sa disposition — c'est-à-dire la science et l'éducation. (*Le Courrier de l'Unesco* a, lui aussi, consacré plusieurs numéros antérieurs au racisme.)

L'année dernière, et cette année encore, le racisme revint au premier plan de l'actualité. Une épidémie de manifestations antisémites, dans de nombreux pays et le massacre de Noirs en Afrique du Sud, provoquèrent des réactions à travers le monde. L'émotion fut très forte dans le cadre des Nations Unies et elle se traduisit par une résolution de la Commission des Droits de l'Homme dénonçant ces manifestations. Le Conseil exécutif de l'Unesco, peu de temps après, exprima sa vive réprobation par le vote d'une résolution (dont la couverture de ce numéro reproduit une partie du texte) et entreprit avec la coopération des gouvernements et de l'Unesco une enquête sur les causes sociales et psychologiques de ces manifestations et une campagne pour la propagation de « la doctrine de complète égalité et de la fraternité de tous les hommes et de toutes les femmes du monde entier ».

Si le racisme doit être éliminé comme « idée-force » de notre temps, il nous faut connaître le terrain sur lequel il se développe. Il est d'ores et déjà certain que c'est sur les bancs de l'école et dans le milieu familial que toute action prophylactique se révélerait le plus efficace. Il ne s'agit pas d'avoir recours aux armes d'une propagande quelconque — si bien intentionnée soit-elle — mais de mettre à la disposition du public, et surtout des maîtres, des faits établis par la recherche scientifique moderne. Ni l'anthropologie, ni la biologie — ni aucune autre science — n'ont apporté l'ombre d'une justification aux dogmes racistes qui reposent sur des principes scientifiques périmés et discrédités ou des éléments irrationnels — ou les deux. Puisqu'il en est ainsi, notre devoir est de le faire savoir.



Photo Collection Cahiers du Cinema

PLEURE, MON PAYS BIEN-AIMÉ

MASSACRE A SHARPEVILLE. Cette photo bouleversa le monde, en mars dernier quand près de 100 Africains furent tués et plus de 200 blessés à Sharpeville, Afrique du Sud, où la police avait ouvert le feu sur les manifestants. La foule protestait contre la loi obligeant les Africains, seuls, à avoir des laissez-passer. La photo du haut est tirée du film récent « Reviens, Afrique ».

Photo © United Press, London





LES DEUX LITTLE ROCK. Enfants blancs et enfants noirs quittant l'école bras dessus bras dessous à Little Rock en Californie (à gauche) forment un contraste frappant avec les étudiants noirs de Little Rock, Arkansas escortés par la troupe fédérale qui protège leur sortie des cours. Il y a trois ans,

L'antiracisme commence sur les bancs de l'école

par
Cyril Bibby

RARES sont les endroits, même dans les pays fiers de leur passé de tolérance, où n'existe pas, au-delà de l'apparence, un courant de préjugés raciaux. En Grande-Bretagne, dans les hôtels, un nègre a les mêmes droits que n'importe qui, pourtant on lui répond fréquemment que « toutes les chambres sont occupées ». L'Algérien a beau être citoyen français, il aura plus de mal à se tracer un chemin que son compatriote à la peau moins basanée. Le Juif qui se distingue dans une université américaine ne pourra se faire admettre dans certaines communautés d'étudiants. Et, vice versa, le chrétien ne sera pas tenu en grande estime par le Juif, l'Européen sera méprisé par ce même Africain et cet Asiatique qu'il regarde de haut.

L'une des difficultés de toutes les discussions sur les rapports entre races est celle des définitions. D'un point de vue purement académique, on ferait mieux d'attendre que les biologistes, les anthropologues, et les sociologues se soient mis d'accord sur la définition du mot « race » ; mais ce n'est, hélas ! pas uniquement une question de terme. Les préjugés racistes et la discrimination sont des maux actuels et pressants, et la tension, comme les frictions, ont empiré dangereusement au cours de notre vie. De plus, une ferme croyance en quelque chose qui n'existe pas est un fait en soi, ainsi il peut exister un « préjugé raciste » à l'égard d'un groupe qui n'est pas une « race ». Nous ne pouvons donc suspendre indéfiniment notre action en attendant une définition.

En ce sens, les Juifs représentent un cas d'extrême difficulté. Ils ne constituent certainement pas une race à proprement parler, et l'on peut assurer que l'antisémitisme ne saurait être assimilé au préjugé de couleur ; mais malgré leurs différences objectives, les deux phénomènes ont beaucoup de traits subjectifs communs. Pourtant ici où nous traitons de l'antisémitisme et du préjugé



Photos © Planet News, Londres

Little Rock occupa les manchettes des journaux quand l'Arkansas s'opposa à la décision de la Cour suprême des Etats-Unis qui avait décidé l'intégration des enfants noirs dans les écoles fréquentées par les blancs. Aujourd'hui les enfants noirs entrent en classe et sortent sans escorte. Les manchettes

continuent à mettre l'accent sur les conflits raciaux mais des progrès ont été accomplis en ce qui concerne l'intégration scolaire aux Etats-Unis. Selon un rapport récent, la ségrégation raciale qui était de règle dans les états du Sud, est à présent terminée dans près d'un quart des écoles de cette région.

de couleur nous devons clairement établir que la distinction entre Juifs et chrétiens n'est pas de même nature que celle entre négroïdes, caucasoides et mongoloïdes.

Trop souvent, quand une société a à traiter d'un problème de comportement humain ou de relations sociales, on a tendance à considérer que la solution en revient à l'enseignement. Les professeurs, en général, sont des personnes consciencieuses ayant un sens aigu du devoir social, prêtes d'habitude à jouer leur rôle dans toutes les tâches urgentes. Mais leur rôle dans l'éradication des préjugés raciaux, bien qu'important, n'est qu'un rôle parmi d'autres dans toute une distribution et l'école ne réussira vraiment que si la société au complet se partage les répliques.

L'enfant ne sait pas, et de nombreux adultes instruits paraissent aussi l'ignorer, qu'il est tout à fait impossible de classer l'humanité en quelques groupes simples et clairement définis sur la base de différences physiques.

Le concept de « race », qui a son origine dans la reconnaissance de traits physiques distinguant différents groupes humains, fut développé par les anthropologues comme un moyen de classer les populations. Et, comme il arrive souvent lorsqu'un concept s'est étendu, le développement de l'idée de race a engendré de nombreuses difficultés. Certains anthropologues ne discernent que quelques races alors que d'autres en voient beaucoup et il est difficile d'en trouver deux tout à fait d'accord sur leurs classifications respectives. En outre, l'idée courante de classification des races n'a tellement rien à voir avec les faits biologiques que certains préféreraient abandonner complètement l'usage du mot « race » en ce qui concerne l'espèce humaine.

Malheureusement le mot semble trop bien établi pour pouvoir être abandonné et des expressions comme « groupe

ethnique » de « populations génétiquement distinctes » sont trop lourdes pour être employées dans le langage courant. Le professeur fera donc mieux de s'efforcer de définir un emploi plus précis du mot « race » et de libérer l'esprit de ses élèves des préjugés que ce mot entraîne trop souvent.

Pendant les cours de biologie sur les espèces et leurs variétés, il pourra considérer les principales divisions de l'humanité. L'indigène africain et l'indigène européen, l'indigène chinois et l'aborigène australien diffèrent suffisamment pour qu'on les ait placés dans des subdivisions distinctes de l'espèce humaine ; et, si l'on se figure bien que les frontières entre eux ne sont pas immuables, ces grands sous-groupes peuvent être appelés « races » sans trop d'inexactitude. Les enfants ne doivent pas apprendre à appliquer la politique de l'autruche et une reconnaissance honnête des variations biologiques n'est pas de l'intolérance.

Le professeur devrait expliquer que des expressions comme « la race aryenne », « la race britannique », « la race juive », « la race arabe », etc. n'ont aucune justification biologique. « Aryen » est un terme linguistique se rapportant à une langue ancienne hypothétique. « Britannique » est un terme politique désignant un groupe de nations ayant certaines traditions historiques et des formes constitutionnelles communes, « Juif » est un terme socio-théologique concernant un peuple ayant une tradition religieuse et des coutumes particulières, « Arabe » est un terme écologique se rapportant à des individus qui mènent ou ont mené récemment une vie semi-nomade dans le Moyen-Orient. Aucun de ces termes ne correspond à une race au sens biologique propre ; en vérité, parler de la « race aryenne » est abuser des mots et l'on doit l'expliquer clairement aux enfants.

De la même manière, « la race juive » est un mythe. Il y

L'ANTIRACISME (suite)

a des hommes que l'on appelle juifs et ces hommes peuvent parfois être reconnaissables comme tels, mais cela n'est pas suffisant pour qu'ils forment une race. Une manière de s'habiller, certains gestes, des habitudes d'hygiène, des façons de parler, tout ce qui dépend du contexte social plutôt que d'une hérédité biologique contribue à faciliter la reconnaissance des membres d'un groupe culturel. C'est là, à l'origine, ce qui définit les Juifs : un groupe culturel partageant une tradition religieuse, une langue sacrée et une grande richesse de coutumes communes. Il y a des gestes typiquement juifs, une vie de famille typiquement juive, certaines occupations caractéristiques des juifs et des intérêts culturels, mais il n'y a pas de race juive.

Le professeur est donc sur un terrain absolument sûr en corrigeant ses élèves qui parlent d'une « race juive ». On peut admettre sans impropriété des références à « la religion juive » et au « peuple juif » mais jamais à « la race juive ».

Et il n'y a là aucune exigence pédante mais l'humanité a été entraînée à des préjugés raciaux et à une discrimination par l'emploi trop large du mot « race » appliqué, autrefois, pour désigner soit des groupes biologiques, soit des groupes linguistiques ou religieux, l'inexactitude du vocabulaire encourageant toutes sortes d'idées fausses. L'horrible intolérance, la cruauté et l'exploitation doivent être enrobées d'une idéologie qui déguise leur hideur pour que la plupart des gens les acceptent. Les idées confuses de race leur ont souvent fourni le travestissement nécessaire. A diverses époques, les Français, les Anglais et les Allemands ont été tour à tour proclamés « aryens » et durant le nazisme le mythe d'une « race aryenne » et d'une « race juive » furent deux fils jumeaux conducteurs dans un dédale de préjugés, de discrimination, de cruauté et finalement de meurtre collectif.

Le professeur, qui parvient à faire utiliser avec précision le mot « race » par ses élèves, les aide à regarder avec plus de lucidité le monde qui les entoure. Et comprendre à quel point le mot « race » est souvent mal employé peut être le premier pas vers un certain contrôle rationnel des réactions émotionnelles que le terme provoque si souvent.

Les professeurs s'apercevront fréquemment que les élèves ont dans l'esprit des clichés simplistes concernant les races. Les enfants s'imaginent, par exemple, que tous les nègres, et les nègres seuls, ont les cheveux « crépus », que tous les Chinois, et uniquement les Chinois, ont les yeux « bridés » et que tous les Scandinaves sont grands, blonds, avec des yeux bleus. Nous ne sommes pas surpris que dans les régions ethniquement uniformes les enfants aient des idées pareilles, leurs contacts personnels ne peuvent corriger les simplifications verbales et visuelles trop poussées imposées par tous les moyens d'information. Mais il est plus étonnant de voir des enfants vivant dans des villes cosmopolites, qui englobent des gens de toutes les couleurs et de toutes les origines ethniques, avoir dans l'esprit les mêmes clichés. De toute évidence, les barrières sociales dressent des obstacles presque aussi puissantes que ceux de la géographie et la distance Park Avenue-Harlem peut, en ce sens, être aussi grande que Berlin-Addis-Abeba. Même quand les enfants de couleurs et d'origines ethniques différentes se trouvent dans la même classe, les barrières des préjugés les empêchent encore de discerner ce qui devrait leur sauter aux yeux.

Il est également aisé de faire des généralisations fausses à propos du « caractère racial » en se basant sur un comportement directement observé ou imaginaire et nous pouvons découvrir chez de nombreux élèves des idées fausses de cette sorte. Ainsi, l'enfant européen croira les nègres paresseux et violents par essence ; le petit chrétien imaginera que les Juifs ont une nature mercantile et avare tandis que pour le jeune Juif les chrétiens seront brutaux et sans imagination. L'enfant de colon trouvera l'indigène naturellement servile, inintelligent, mais l'enfant indigène supposera que tous les colons sont d'un tempérament dur et autoritaire.

Sans nier des différences entre les peuples et en insistant, au contraire, sur le fait que de telles différences sont une source de grande richesse culturelle, le professeur peut beaucoup aider à rendre ses élèves conscients du manque de réalité de ces clichés. Le « caractère racial » est un concept qui amène la confusion, il vaut mieux que les enfants en soient libérés le plus tôt possible.

L'idée de « race » est très complexe, elle comporte des éléments d'origines anthropologique, géographique et historique et il est tout à fait impossible d'en donner un bref aperçu sans courir le risque d'une simplification trop grande et par là même, dangereuse. Il est pourtant possible d'éclaircir très vite une partie du fatras de mythe et de faux raisonnement qui obscurcit les faits essentiels. La plus grande erreur qui fausse toute vraie compréhension de la situation est l'idée simple — mais fausse — que l'humanité peut être divisée en un certain nombre de groupes caractérisés par de nettes différences biologiques. Naturellement si une école utilise les atlas contenant des cartes de populations basées sur le système Blumenbach, ou un autre similaire, des « races noire, brune, jaune, rouge et blanche », le professeur devra en dénoncer la complète erreur.

En fait, la classification biologique de notre espèce est d'une grande complexité. Si l'on se base sur la couleur de la peau, les indigènes d'Afrique et d'Australie font partie d'un groupe et ceux d'Europe d'un autre, mais si la pilosité sert de critère, les Européens sont classés avec les aborigènes d'Australie tandis que les Africains se

LES DIFFÉRENCES N'IMPLI



Photo COI, Londres

UN ÉTUDIANT NIGÉRIEN PRÉSIDENT de l'Association des étudiants du Collège technique de Ealing, à Londres qui compte 8.000 élèves. Oladotun Okubanjo préside ici une réunion du comité de l'association. Il y a aujourd'hui plus de 26.000 étudiants du Commonwealth en Grande-Bretagne, parmi lesquels 8.000 Nigériens, 4.000 Indiens et 3.000 Antillais.

situent dans un groupe à part. Si l'on se guide sur la forme du crâne, on trouvera à travers le monde entier un mélange de têtes longues et de têtes rondes ; les groupes sanguins fournissent encore d'autres indications. Un classement de l'humanité selon un critère biologique ne correspond pas au classement obtenu d'après les résultats d'autres critères et il est impossible de découvrir un seul critère qui soit le bon. Tenant compte de cela, les anthropologues combinent toutes les caractéristiques et il leur est encore ainsi très difficile de décider à quel groupe ethnique appartiennent certains individus.

Les préjugés raciaux ne sont pas inhérents à la nature humaine mais certaines conditions sociales les favorisent. Il est courant de constater que les membres d'un « en-groupe » tendent à avoir des préjugés à l'égard des membres « hors-groupe » — les vainqueurs contre les vaincus, ceux qui sont établis depuis longtemps dans une contrée contre les nouveaux venus, une tribu contre une tribu voisine — mais cela ne signifie pas que les tensions entre « en-groupe » et « hors-groupe » soient inévitables.

C'est aussi un fait que le préjugé de couleur peut exister parmi ceux qui ont la peau jaune, brune ou noire aussi bien que chez les Blancs ; ce qui ne veut pas dire que le préjugé de couleur soit inné. En vérité, des enfants de religions différentes et de couleurs différentes jouent facilement ensemble inconsciemment, spontanément, ils n'apprennent les préjugés que peu à peu, par leurs aînés.

Bien qu'aujourd'hui les formes les plus grossières de discrimination et d'exploitation raciales trouvent rarement des défenseurs pour les justifier, le sentiment que les gens « de couleur » sont d'une façon ou d'autre inférieurs aux « Blancs » est encore très répandu. Et le pouvoir de ces idées préconçues du groupe prépondérant est tel que beaucoup de gens de couleur eux-mêmes sont convaincus de leur infériorité. C'est un sentiment plus qu'une croyance, vague, mal défini plutôt que clair et net, basé sur un préjugé plutôt que sur la raison. Essayer d'établir légitimement la supériorité d'un groupe ethnique sur un autre n'aurait pas grand sens.

Le professeur ne manque pas d'occasions de clarifier les confuses croyances populaires. Il est exact que, durant les derniers siècles, les populations blanches ont atteint en

d'Ivoire, au xv^e siècle, l'un des grands centres de la culture musulmane était l'Université de Tombouctou et au xvii^e, de l'autre côté du globe, en Chine, il y avait l'exquise civilisation du début de la dynastie mandchoue.

Les réalisations culturelles, à un moment ou à un autre de l'histoire, ne sont pas une preuve de supériorité infuse, mais dépendent de toutes sortes de conditions économiques, sociales, politiques et géographiques. L'idée que seuls les « Blancs » sont aptes à une grande culture ne tient pas devant les faits inéluctables de l'histoire ; le professeur qui les expose à ses élèves a à peine besoin de tirer une morale tant celle-ci éclate. De plus, il est tout à fait injustifiable de fixer le niveau d'une culture en se basant uniquement sur ses réalisations techniques.

Malheureusement, les livres utilisés dans les écoles ne traitent pas souvent de questions de ce genre : le plus souvent ils rapportent ce qui peut accroître la réputation du pays où ils sont fabriqués. Aucun enseignement objectif de l'histoire ne peut exclure la mise en esclavage des Africains et l'exploitation des Asiatiques par les puissances européennes ; il ne peut pas non plus, s'il veut éviter le parti pris, ne pas rappeler qu'avant cela les Africains se réduisaient en esclavage les uns les autres et que les Asiatiques exploitaient les Asiatiques. Mais il n'y a pas de raison de ne pas révéler le côté plus sombre de la domination européenne. Le bon professeur ne se permettra pas de se laisser circonvenir par les livres au nationalisme étroit, il existe des publications qui l'aideront à enseigner l'histoire avec une impartialité plus grande.

Les livres de géographie, eux aussi, peuvent être trompeurs. Ils impliquent fréquemment et déclarent même implicitement dans certains cas qu'une soi-disant « race » est supérieure à une autre. Les textes employés dans les écoles des puissances coloniales sont spécialement conçus ainsi, les indigènes d'une colonie africaine y seront décrits comme « enfantins » et comme étant demeurés « barbares jusqu'à l'arrivée de l'homme blanc plus énergique et plus intelligent ».

DANS les écoles européennes, les livres de classe ont tendance à impliquer l'infériorité des Amérindiens et des australoïdes que les Européens déclarent, des négroïdes qu'ils réduisirent en esclavage et des Asiatiques qu'ils exploitèrent dans le passé. De même quelques-uns des livres utilisés aux Etats-Unis donnent des informations fausses sur les questions ethniques et ne font pas grand-chose pour promouvoir une tolérance raciale. Ils donnent parfois une description de « la vie américaine » qui ne concerne que ce qui est « blanc », protestant et issu de la classe moyenne, laissant de côté toute allusion à la ségrégation et à la discrimination.

Le texte n'est pas seul à pouvoir égarer ainsi : la caméra peut très bien mentir si son objectif est ajusté dans cette direction. Par exemple, si les seules photographies de « Noirs » reproduites dans un livre de géographie les montrent les cheveux collés avec de la boue, le nez percé de flèches à côté d'images de « Blancs » portant du linge élégant et de belles chaussures, il se dégage presque inévitablement une impression d'infériorité des nègres. Le cinéma commercial également trompe plus d'un enfant : sur l'écran, les nègres sont en général présentés, soit comme des guerriers assoiffés de sang, soit comme d'aimables enfants ; les Orientaux sont de sinistres conspirateurs ou des faussificateurs doucereux et, de façon générale, les non-Européens, des laquais serviles. Trop souvent, hélas ! les professeurs ont tendance à mépriser le cinéma du lieu. Ils abandonnent donc leurs élèves à son influence qui déforme la vérité. S'ils prenaient l'habitude de discuter avec les enfants « le film de la semaine », ils trouveraient de nombreuses occasions de corriger des impressions fausses.

Les hommes peuvent être tout à fait dissemblables, mais la différence est une chose et la supériorité une autre. Les cheveux roux sont différents des bruns, mais ils ne leur sont ni supérieurs ni inférieurs. Les deux diffèrent, mais leur état est égal. Il en est de même des différences mentales. D'ailleurs, le professeur qui passe sa vie avec des enfants aussi différents les uns des autres physiquement et intellectuellement qu'au point de vue caractère et qui tâche de les traiter tous comme des individus ayant également droit à ses soins et à sa considération, sera persuasif. Son attitude démontrera que la condamnation de la discrimination raciale n'a pas besoin de s'appuyer sur

QUENT PAS L'INFÉRIORITÉ



Photo USIS

POUR LA PREMIÈRE FOIS, Robert Brooks, un petit garçon noir, va à l'école. Il est l'un des 3.600.000 petits Américains de six ans inscrits dans les classes élémentaires cette année. Les enfants blancs et les enfants noirs accordent moins d'importance à la question raciale quand ils ont été ensemble sur les bancs de l'école ou dans des colonies de vacances.

général un niveau de civilisation plus élevé (surtout sur le plan des réalisations techniques) que les jaunes et les noires ; mais l'histoire prouve qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Le petit Anglais apprenant l'invasion de son pays par les légions de Jules César apprend aussi que ses ancêtres se peignaient de bleu et se couvraient de peaux de bêtes, mais il sera surpris d'entendre que Cicéron conseillait à Atticus de ne pas acheter d'esclaves bretons qui « sont si totalement stupides et inaptes à l'étude ». Les enfants européens et ceux de souche européenne apprendront que, dans le passé, lorsque les pays qui forment aujourd'hui l'Allemagne, la France et la Scandinavie étaient encore arriérés et ignorants, une brillante culture hellénique florissait dans la ville nord-africaine d'Alexandrie, tandis que la lampe du savoir illuminait les Etats arabes. Au Moyen Age, Marco Polo, qui parcourut les territoires tartares rapporte dans ses chroniques les merveilles que ses yeux découvrirent et l'Afrique occidentale avait alors son royaume du Ghana tant admiré par les voyageurs arabes. Avant le xv^e siècle, l'Etat africain du Bénin produisait ses petits chefs-d'œuvre de bronze et

L'IGNORANCE, SOURCE DES PRÉJUGÉS

la preuve que tous les groupes ethniques ont des capacités physiques, mentales et émotionnelles identiques.

Très souvent, l'esprit enflammé de l'adolescence qui a le culte du héros sera moins vivement impressionné par un raisonnement soutenu que par des exemples individuels frappants de grandeur physique, intellectuelle et morale chez des personnes d'origines ethniques diverses ; et l'école fournira de nombreuses occasions de mentionner des actions d'éclat accomplies par des membres de groupes ethniques ou soi-disant « raciaux » différents.

Pourtant on ne doit pas trop mettre en avant ces « individualités éminentes ». D'abord, il est de fait qu'il n'existe jusqu'ici, dans l'histoire, que comparativement peu de nègres d'une culture exceptionnelle et nombre d'entre eux ont une ascendance mêlée négroïde-caucasioïde. Ensuite, point plus important encore, souligner qu'il y a de grands nègres, de grands asiatiques, de grands juifs peut paraître impliquer que la tolérance raciale dépend de cette grandeur ; ce qui confirme dans une large mesure l'un des prémices mêmes du sectarisme racial. Cela peut, de plus, faire croire à certains enfants de groupes minoritaires qu'ils doivent conquérir l'assentiment de l'école en se distinguant d'une manière ou d'une autre et produire ainsi, soit une contrainte excessive, soit une agressivité répréhensible. Dans le cas des Juifs en particulier, leur histoire est si pleine de grandeur qu'il y a un danger à souligner ce qui, pour certains chrétiens, est déjà une source inconsciente d'envie et de ressentiment.

On a dit que « chaque peuple avait droit à ses fripouilles », phrase qui remplace la question dans sa juste perspective. Quand un financier juif roule ses actionnaires ou quand un soldat nègre viole une fille, les mots « juif » et « nègre » ont des chances de figurer en gras dans les manchettes des journaux ; mais quand les offenseurs sont chrétiens ou blancs on ne mentionne généralement pas leur affiliation ethnique. Etiqueter le groupe selon les offenses de quelques membres délinquants et placer sous cette étiquette l'ensemble des membres de ce groupe est un cercle vicieux responsable de la survie de beaucoup de préjugés de groupe. Mais il n'est pas plus honnête de recourir à un processus parallèle consistant à mettre en valeur les œuvres de quelques personnes distinguées. La chose importante pour nos élèves est d'apprendre à juger chaque individu *comme individu*, loin de la gloire ou de la honte d'autres individus du même groupe. Il est absolument essentiel d'orienter quotidiennement l'ensemble de la classe vers l'élaboration de meilleures façons de penser et de sentir en général, pour que les élèves apprennent la notion de justice et éprouvent de la charité quand ils sont confrontés avec un individu ou un groupe différent d'eux.

On suppose parfois que les jeunes enfants sont toujours dépourvus de préjugés raciaux, mais ce tableau séduisant de l'enfance innocente correspond mal aux faits. Dès leur plus jeune âge, les petits s'imprègnent des hypothèses simplistes de la société dans laquelle ils vivent et si le milieu social est un milieu de discrimination raciale, il sera vraiment difficile pour l'enfant de grandir sans croire que là n'est pas l'ordre naturel des choses. Si, dans sa communauté, un groupe ethnique vit dans des taudis, l'enfant pensera probablement que la crasse et l'avilissement de la misère sont naturels pour ce peuple. Ses parents évitant des contacts sociaux avec ceux qui ont une autre foi ou une autre couleur, la répugnance des voisins à permettre aux enfants d'un autre groupe ethnique d'entrer dans leurs maisons, la façon dont ses camarades rejettent les enfants d'origine différente, tout cela s'ajoute et donne aussi sûrement le même résultat que si l'ordre d'avoir des préjugés lui était intimé.

D'une certaine façon, les préjugés racistes et la discrimination jouent aujourd'hui le même rôle social que la persécution des chrétiens et des juifs dans la Rome impériale, les croisades contre les infidèles dans la chrétienté du Moyen Âge, l'Inquisition contre les hérétiques et

la condamnation des sorcières au bûcher. Le but commun à toutes ces offensives est de distraire l'attention des opprimés des défauts de leurs oppresseurs.

Les premiers chrétiens de Rome furent faussement accusés d'obscénité, de meurtre et de déloyauté ; les préjugés de groupe de notre époque sont nourris d'accusations tout aussi mensongères : si l'on accuse les juifs d'être à la fois des capitalistes internationaux et des communistes internationaux — car les préjugés de l'« en-groupe » n'ont pas de logique — le commun des mortels ne pensera pas à se poser des questions sur les causes réelles des calamités qui retombent sur lui. Un cliché présente les nègres comme stupides, quelle bonne excuse pour les tenir à l'écart des emplois spécialisés convoités par les ouvriers « blancs » ! Si tous les Européens sont classés sous la rubrique « diables blancs », il sera d'autant plus facile de les chasser des territoires asiatiques. De même si la population entière d'une région africaine ou asiatique peut être qualifiée de « terroriste », voilà une justification pour lui nier le droit de se gouverner et même celui de se protéger de façon légale. Et si le citoyen ordinaire d'un pays quelconque se sent frustré, le mythe racial lui apporte une caution opportune pour la persécution mesquine de membres d'un groupe souffre-douleur.



UNE CROIX dans un cercle pareille à un svastika déformé est le symbole d'un petit groupe d'extrémistes racistes, en Grande-Bretagne comme en France. A Londres, cette organisation appelée « Ligue pour la défense du Blanc » (photo ci-dessus), manifesta à Trafalgar Square l'année dernière.

La peur et la frustration ne sont pas seules à être des sources importantes d'agressivité ; des sentiments d'insuffisance et de culpabilité peuvent encore aggraver la situation. Ainsi le peuple allemand, que sa récente unité nationale avait empêché d'établir à travers le monde un empire comparable à celui des Britanniques, trouva un moyen de se rassurer en inventant sa supériorité « aryenne » et en développant l'antisémitisme. L'une des causes pour lesquelles l'Anglais, tolérant chez lui, a souvent des préjugés raciaux lorsqu'il se trouve en Afrique ou en Asie est peut-être le fait que, là-bas, il représente un groupe minoritaire dominant. Il craint la rébellion en puissance de la majorité indigène subordonnée (situation qui existe très précisément aujourd'hui en Afrique du Sud). Si beau-



QUE L'ANGLETERRE DEMEURE BLANCHE réclamait une banderole à la manifestation de protestation des extrémistes londoniens appartenant au groupe raciste « Ligue pour la défense du blanc », contre l'immigration des sujets britanniques venant des Antilles et d'Afrique.



DES ÉCHAUFFOURÉES pareilles à celle-ci eurent lieu l'année dernière à Notting Hill, quartier de Londres souvent habité par les Noirs. Au cours de ces bagarres provoquées par les blousons noirs et des jeunes filles irresponsables comme eux, une fois, un noir fut tué.



Photos © Keystone

LES BLANCS ET LES NOIRS peuvent vivre en harmonie proclame un panneau porté par une femme qui suit un homme annonçant qu'un meurtre a été commis à Notting Hill, celui dont fut victime un noir innocent. Contre-manifestation pacifique répondant à la violence raciste.

coup de « Blancs » du Sud des Etats-Unis expriment avec tant de violence leurs préjugés racistes, c'est probablement parce qu'au fond d'eux-mêmes ils se sentent coupables du traitement des Noirs dans le passé.

Partout où, dans les commentaires de l'enfant, percent des clichés erronés basés sur la simple ignorance, le professeur peut corriger en informant. Et quand de tels clichés se prolongent par le refus de reconnaître les faits, le professeur doit, peu à peu, ouvrir les yeux de l'élève et enlever avec douceur les écailles qui les recouvrent. Il n'est évidemment pas certain que le travail entrepris par le maître pour améliorer les relations « hors-groupe » aura un effet durable sur le comportement des élèves quand ceux-ci quitteront l'école ; mais il n'y a pas de raison pour ne pas accomplir la tâche qui se présente. Après tout, c'est un lieu commun en éducation de dire que l'on n'est pas sûr des effets permanents de tel ou tel élément de l'enseignement, mais on ne parle pas pour cela de fermer les écoles. D'ailleurs, l'expérience contrôlée prouve qu'il est possible, en réalité, de changer d'une manière considérable l'attitude raciste des enfants par des procédés éducatifs soigneusement combinés.

Le professeur découvrira que les préjugés des élèves ont des origines complexes difficiles à déceler. Durant deux ou trois siècles, le monde occidental a été balayé par les vagues d'une discrimination raciale et religio-raciale dont les eaux se sont infiltrées dans l'édifice même de notre pensée sociale. Le mensonge flagrant peut être démasqué comme entièrement faux et la discrimination politique brutale dénoncée comme manifestement injuste, mais le refus délicat de fraternité humaine qui prend la forme d'une pseudo-amitié est trop subtil pour être aisément conjuré. Patiemment, de mois en mois, les plus petites manifestations de préjugés devront être corrigées et le seul moyen pour le professeur de pouvoir espérer libérer finalement ses élèves de ce type de discrimination plus subtil sera de démontrer chaque année par son attitude qu'il accepte honnêtement tous les types d'humanité.

Il est important qu'il puisse provoquer des discussions honnêtes, spontanées, par des débats selon les règles qui ont souvent tendance à renforcer les prises de position des participants et font de leur abandon une question de pertes de prestige. Une désapprobation trop évidente ou prématurée d'opinions indésirables peut conduire à les réprimer, mais leur éradication n'en sera pas certaine pour cela ; et c'est un mauvais service rendu à la cause de la compréhension ethnique de supprimer en gros les points de vue. De plus, on doit se rappeler que l'enfant qui montre des préjugés a autant besoin d'aide que l'enfant qui en est l'objet, il doit être traité par le professeur avec la même sympathie et la même compréhension. Dans certains cas, il a besoin de la protection du professeur contre l'indignation de ses camarades qu'irritent tous les préjugés raciaux.

Plus l'enfant se sentira en sécurité, moins il aura besoin de se laisser aller émotionnellement à la discrimination. Le professeur doit donc faire attention, en exprimant sans ambiguïté sa propre tolérance, de ne pas paraître écarter l'enfant qui a des préjugés. On doit bâtir en chaque enfant le respect de soi de toutes les manières possibles et cela n'est faisable que si le professeur essaie d'entrer dans l'esprit de son élève sans laisser intervenir la réprobation des déformations, des confusions et des contradictions de l'enfant. Tout professeur honnête conviendra par expérience qu'abandonner les préjugés derrière lesquels on s'est abrité pendant des années est une entreprise ardue.

Les sentiments d'esprit de caste ethnique ne sont pas toujours dus à un sens de la supériorité, en fait, les enfants ont souvent tendance à s'écarter de ce qui est trop différent.

Il y a, dans le monde moderne en général, une tendance trop répandue à l'uniformité et au conformisme en toutes choses et nous risquons de perdre de vue l'énorme pouvoir humain d'idiosyncrasie et d'originalité. Nous ne savons pas quelles combinaisons de caractéristiques souhaitables, quelles possibilités de diversité culturelle nous attendent dans un monde qui cessera de mesurer tous les hommes à l'aune des « Blancs », mais qui, en revanche, encouragera les peuples de toutes couleurs à développer au maximum leurs qualités propres et à les

L'ANTIRACISME (suite)

appliquer à des associations nouvelles. Les professeurs ne doivent pas chercher à minimiser les différences ethniques ou prétendre qu'elles n'existent pas ; ils doivent plutôt mettre l'accent sur l'unicité de chaque individu et encourager les enfants à apprécier la valeur des différences humaines.

Un élément des préjugés raciaux est parfois de nature esthétique : l'enfant élevé dans l'admiration des statues grecques et des peintures de la Renaissance italienne est souvent hostile aux peaux qui ne sont pas blanches et aux boucles de cheveux qui ne flottent pas. Si, en conséquence, les professeurs d'histoire de l'art traitent parfois des représentations visuelles et plastiques d'autres types physiques, cela peut aussi aider à faire disparaître les préjugés raciaux. Quand on cesse de dire : « Je ne peux distinguer un Japonais d'un autre » ou « pour moi, tous les nègres se ressemblent », et que l'on commence, au contraire, à apprécier la beauté d'un œil en amande et la luisance délicate d'une peau d'ébène, on est sur le point de surmonter la répugnance que « Jaunes » et « Noirs » engendraient à cause du milieu.

Dans les discussions en classe, les enfants sont souvent d'accord sur le fait que la discrimination est une erreur et que les préjugés raciaux sont irrationnels. Pourtant, dans la vie quotidienne, ils n'en continuent pas moins à exercer une discrimination et à avoir des préjugés de toutes sortes. Un proverbe chinois dit à peu près : « Si j'entends, j'oublie ; si je vois, je me souviens ; si je fais, je sais. » Et c'est dans l'action contre les injustices raciales que les enfants peuvent vraiment apprendre la rectitude au point de vue racial. Quand un enfant s'est véritablement engagé en affirmant son amitié pour un camarade d'une autre couleur, quand il a discuté avec d'autres pour faire admettre dans leurs jeux un enfant que l'on rejetait à cause de sa race, il est entré émotionnellement dans la lutte pour une égalité raciale et s'est identifié profondément avec ceux qui exigent la tolérance.

Il est nécessaire de se rappeler que les enfants, comme les adultes, répugnent à l'action solitaire. L'individu qui a le courage de narguer le troupeau est précieux pour la communauté car, sans de telles individualités, une société s'ossifie. Pourtant, il ne serait pas réaliste de s'attendre à ce que la plupart des élèves adopte une ligne de conduite qui déplairait à leurs amis les plus proches. En gros, l'attitude et les actes d'un enfant sont ceux acceptés par ses camarades de jeux et ses camarades de classe, le « groupe de ses pairs ». Le professeur qui désire modifier le comportement cherchera donc à influencer l'ensemble du groupe plutôt qu'un individu isolé.

Mais l'enfant n'est pas absolument contraint par le groupe de ses pairs ; le comportement d'adultes qu'il respecte peut lui fournir un exemple qu'il suivra de très près. Si les professeurs paraissent se désintéresser de la situation sociale, les élèves ne peuvent être blâmés d'en faire autant. Si les professeurs démontrent par leur action leur souci d'une équité sociale, les élèves seront encouragés à en faire autant.

Finalement donc, le professeur doit courageusement exercer ses droits de citoyen. Trop souvent, dans de nombreux pays, les professeurs tendent à vivre en retrait, passant leurs soirées et leurs jours de congé avec quelques amis de leur choix, professeurs aussi pour la plupart. Ils ne se mêlent que rarement aux conversations ordinaires dans les cafés du lieu ou à la politique locale. Mais ceux qui restent dans leur tour d'ivoire ne peuvent pas faire grand-chose pour influencer sur les affaires du monde extérieur et le professeur qui souhaite aider ses élèves à vivre une vie pleine et riche doit être préparé à participer à la formation de la société dans laquelle ils vivront.



Cyril Bibby, éminent sociologue, maître de conférences à l'Institut de l'Éducation à Londres et au Collège Saint-Marc et Saint-Jean de Londres a été chargé par l'Unesco de préparer un manuscrit sur les questions des préjugés raciaux et de l'éducation qui fut révisé d'après les commentaires de trente six experts de pays aussi différents que le Mexique, la Pologne, le Canada, l'Allemagne et l'Inde. Ce texte est extrait du livre paru chez Heinemann à Londres sous le titre : *Race, Prejudice and Education*, par Cyril Bibby.



Photos © Keystone

CONTRE LA FLAMBÉE DE HAINE RACIALE, les deux Allemagne ont réagi. A droite, devant une synagogue de Berlin dix mille jeunes Allemands prêtent serment de mettre tout en œuvre pour lutter contre la recrudescence de l'antisémitisme. La manifestation venait après une longue procession nocturne où les jeunes habitants de Berlin-Ouest protestèrent « contre la haine raciale » (banderole ci-dessus). A Berlin-Est, d'autres protestations eurent lieu. Ci-dessous on voit la jeunesse brandissant une banderole portant « A bas l'antisémitisme ». Le premier incident de racisme avait débuté la veille de Noël à Cologne par des croix gammées tracées sur une nouvelle synagogue que le Premier Ministre de la République Fédérale avait inaugurée peu de temps avant. L'incident fut suivi d'une vague de croix gammées et d'autres signes d'antisémitisme ailleurs en Allemagne, en Europe occidentale et même aux États-Unis — œuvre souvent de fous et de provocateurs.





Photo © Keystone

L'ANTISÉMITISME PLAIE DES TEMPS MODERNES

par *Léon Poliakov*

Auteur du "Bréviaire de la Haine" et de l'"Histoire de l'Antisémitisme"

L'ANTISÉMITISME est un phénomène très complexe, et le terme même dont il est convenu de le désigner contient une double ambiguïté : 1° Parce que la majeure partie des Juifs n'appartiennent pas à la « race » ainsi définie (peu nombreux sont les auteurs qui parlent encore d'une « race sémite » ; s'il en existe une, ses représentants par excellence seraient les Arabes) ; 2° Parce qu'il ramène à un conflit de races un antagonisme dont les racines se trouvent bien ailleurs.

Cet antagonisme, cependant, existe bel et bien ; et il a même été caractérisé, au long des siècles, par une intensité, et surtout par une constance, que n'ont jamais atteintes aucun des autres conflits entre groupes confessionnels, ethniques ou nationaux : l'ère des guerres de religion déboucha sur l'ère de la tolérance ; aux grandes « inimitiés héréditaires » ont succédé de cordiales alliances ; seul l'antisémitisme demeurait fidèle à lui-même, et paraissait

éternel, tout comme paraissait éternel le peuple juif.

Un phénomène aussi singulier et aussi intense était forcément enraciné dans un système doctrinal, étayé par une croyance forte, s'alimentant à l'enseignement des maîtres à penser ou des directeurs spirituels. Aussi bien, l'antisémitisme fut-il, des siècles durant, « théologique », c'est-à-dire conçu comme l'expression de la volonté divine, dont les persécuteurs des Juifs croyaient, par leurs paroles ou par leurs actes, exécuter les ordres, avant de devenir, au XIX^e siècle, « scientifique », c'est-à-dire justifié, aux yeux de ses adeptes, par certaines théories anthropologiques tenues à l'époque pour infaillibles par le public éclairé tout comme par les masses.

Or, de nos jours, nous nous trouvons devant une situation nouvelle, puisque les églises des différentes confessions sont quasi unanimes à condamner toute manifestation, même simplement verbale, de l'antisémitisme, et que



Photo FNDIRP

PARQUÉS COMME DU BÉTAIL en 1942 au Vélodrome d'Hiver, à Paris, les juifs arrêtés par les nazis, attendaient d'être déportés dans des trains plombés « en direction de l'Est ». Quelques-uns, avertis et cachés par des Parisiens échappèrent mais en deux jours — les 16 et 17 juillet — près de 13.000 enfants et adultes furent arrêtés dans la capitale. Sous le régime nazi des rafles semblables eurent lieu dans tous les pays d'Europe, selon le plan des déportations systématiques arrêté le 11 juin 1942.

les théories raciales, après avoir connu, du comte de Gobineau aux anthropologues nazis, une singulière fortune, sont universellement rejetées par les savants et sont en voie de rejoindre dans l'oubli la théorie de l'éther intersidéral, ou celle de la génération spontanée, jadis si populaires. Avant d'en venir aux conclusions qu'il convient d'en tirer, il importe de mieux préciser en quoi consistaient l'antisémitisme théologique et l'antisémitisme scientifique, et de quelle manière ils sont tombés en désuétude.

L'antisémitisme théologique remonte aux premiers débuts du christianisme, à l'époque où les premières églises chrétiennes paraissaient n'être qu'une dissidence du judaïsme auxquelles elles s'opposaient. Le récit de la Crucifixion dans les Evangiles, et le cri prêté aux Juifs : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » poussaient à conclure que les Juifs, en faisant crucifier Jésus, s'étaient jugés et condamnés eux-mêmes. Effectivement, à partir de là, les Pères de l'Eglise, impuissants à convertir les Juifs, élaborèrent une doctrine selon laquelle ceux-ci, coupables du crime de déicide, étaient condamnés à un châtiment éternel qu'ils devaient, tel Caïn, errer sur terre et témoigner par leur abaissement et par leur servitude de la véracité des dogmes et du triomphe du christianisme (« peuple-témoin »).

C'est ce que le professeur Jules Isaac a appelé « l'enseignement du mépris », qui, pour être mieux gravé dans la mémoire des fidèles, était prodigué d'innombrables manières : dans les catéchismes et dans la liturgie. Aussi bien, la condition des Juifs, qui, dans l'Europe romaine et

dans l'Europe barbare, fut dans l'ensemble bonne, empirait-elle à mesure que cette Europe se christianisait et apprenait à lire. Le grand point tournant fut l'époque des premières Croisades, lorsque sur le fond de l'exaltation religieuse des masses les premiers grands massacres de Juifs eurent lieu. C'est alors que se propagèrent les fables sur les meurtres rituels commis par les Juifs, sur la profanation des hosties, sur l'empoisonnement des puits, et d'autres légendes semblables.

Désormais, en cas d'épidémie, de famine, ou d'une autre calamité publique, les Juifs servaient de boucs émissaires ; de temps en temps, le peuple se levait pour les massacrer, tandis que les princes les pressuraient pour alimenter leurs trésoreries, ou les expulsaient à tour de rôle. Les Juifs finirent par devenir dans ces conditions les parias par excellence de l'Europe. A la Renaissance, la situation peut être résumée ainsi par cette boutade d'Erasmus : « S'il est d'un bon Chrétien de détester les Juifs, alors nous sommes tous de bons Chrétiens » à laquelle font pendant les féroces tirades antisémites d'un Luther ou les implacables décrets des papes de la Contre-Réforme. Cet état misérable des Juifs dura jusqu'au xviii^e siècle ; on en trouve encore une trace fort expressive dans l'usage de toutes les langues européennes, dans lesquelles le mot *Juif*, en plus de son sens propre, possède un deuxième sens dérivé et toujours péjoratif.

Il fallut l'effort de réflexion des philosophes du « Siècle des Lumières » pour comprendre que cet état n'était pas dû à quelque malédiction divine, mais à la condition



Photo Musée d'Auschwitz

DES MONTAGNES DE CHAUSSURES ET DE BOTTES à Auschwitz sont les témoins muets de l'extermination de quelque 6 millions de Juifs dans les camps de mort des S.S. Le nazisme fit de la naissance un crime passible de mort. Les Juifs, moururent sans autre raison que leur ascendance et des hommes, des femmes et des enfants innocents furent mis à mort après d'indescriptibles tortures physiques et morales, au cours des génocides les plus efficaces et les mieux organisés de tous les temps.

que la société chrétienne avait faite aux Juifs. Ces idées finirent par conduire à des décisions et à des actes ; dans tous les pays de l'Europe occidentale, entre 1789 et 1848, les Juifs furent émancipés et devinrent des « citoyens à part entière », égaux en droit avec les catholiques et les protestants. L'émancipation ne se fit pas sans luttes, elle ne cessait de susciter des polémiques et des objections de la part des nostalgiques du passé médiéval chrétien, elle choqua certains Juifs eux-mêmes ; mais dans une société désormais sécularisée, il était impossible de rétablir des ghettos et une discrimination inspirée de l'ancien antisémitisme théologique.

Il va de soi que le millénaire préjugé à l'égard des Juifs ne disparut pas pour autant comme par enchantement. Il trouva même un stimulant nouveau à la vue de l'ascension sociale des Juifs, impatients par ailleurs de « compenser » leur abaissement de naguère. Aux anciens préjugés chrétiens se joignaient donc des jalousies et des griefs nouveaux ; et, cependant, comment justifier l'antisémitisme par la volonté de Dieu, dans une société dans laquelle les Juifs n'étaient plus socialement abaissés, et qui, par ailleurs, avait désormais tendance à expliquer la marche des choses en ce monde non plus par les décrets de la Providence, mais par les lois de la nature ?

La science était devenue une déesse nouvelle dont, trop hâtivement, on cherchait à dévoiler tous les mystères ; en ce qui concerne l'espèce *homo sapiens*, depuis que Linné avait classé les hommes en « Européens, blancs et laborieux », « Asiatiques, jaunes et endurants », « Africains,

noirs et veules », et « Américains, rouges et colériques », les systèmes de classification ne se comptaient plus, dans lesquels aux caractères physiques étaient appariés les caractères mentaux, et à ceux-ci les vertus et les vices. Telles furent les origines de « l'antisémitisme scientifique » ; dans l'immense littérature que le XIX^e siècle a consacré à ces questions, il était entendu que les Juifs sont une « race », et le débat tournait autour de la question de savoir si elle était « bonne » ou « mauvaise » ; telle était aussi l'approche adoptée par beaucoup d'auteurs juifs eux-mêmes.

L'exploitation politique faite par les nazis, de « l'antisémitisme scientifique », *l'enseignement de la haine* succédant à *l'enseignement du mépris*, et le massacre de six millions d'êtres humains innocents qui s'ensuivit, sont des faits suffisamment présents dans toutes les mémoires. Il importe encore d'insister sur ce que la persécution d'une minorité sans défense, surtout si elle se prolonge, ne reste pas une série unilatérale d'actions ; elle suscite un ensemble de réactions et de conduites qui la transforment en cercle vicieux, dont la dialectique est d'entretenir et d'envenimer le conflit. De ce point de vue (pour ne citer qu'un seul exemple), l'adhésion, allant de soi, des Juifs aux idéologies et aux partis qui n'étaient pas antisémites, c'est-à-dire généralement à ceux de la « gauche » ou du « progrès », suscitait des accusations du genre : « Tous les Juifs sont des révolutionnaires », « Le communisme est une doctrine juive », et leur dénigrement en tant que « ferments de décomposition » ; attaques qui ne pouvaient

ANTISÉMITISME (suite)

manquer d'accroître la solidarité des Juifs avec les camps en question, en même temps que leur solidarité interne. D'où la solution originale du « problème juif » proposée par des rêveurs au XIX^e siècle, et mise en pratique par des réalistes au XX^e : tourner le dos à une Europe résolument inhospitalière, et créer un Etat juif sur les lieux mêmes où se trouvait jadis la légendaire patrie juive.

Si de nos jours ni l'antisémitisme théologique ni l'antisémitisme scientifique ne sont plus promus à la dignité de doctrines cohérentes, c'est parce que la pensée chrétienne sur ce point a profondément évolué, et que les progrès de l'anthropologie interdisent de prendre au sérieux les thèses des racistes. Mais cette évolution a été singulièrement accélérée par une sorte de grandiose expérimentation *in-vivo*.

Les crimes hitlériens, en effet, ont montré à quel point tout antisémitisme était antichrétien, conduisant à la négation de toutes les valeurs éthiques ; et, quant aux « propriétés raciales » attribuées aux Juifs, l'Etat d'Israël, lui-même, au point de vue ethnique une tour de Babel en miniature, où les Juifs se sont montrés de rudes travailleurs et de bons soldats, constituait de ce point de vue une excellente leçon de choses. Dans ces conditions, il est difficile de s'imaginer du haut de quelle chaire un antisémitisme doctrinal pourrait être prêché, et sur quelles autorités il trouverait à s'appuyer ; la récente « épidémie de croix gammées », et le tollé général qu'elle a soulevé, ont montré la sensibilité de l'opinion devant ce danger, et la vivacité des réactions internationales.

Toutefois, en tant que préjugé, un préjugé qui souvent n'ose pas dire son nom, l'antisémitisme demeure très répandu dans tous les pays de civilisation occidentale. Les tragiques événements même que nous avons évoqués, qui en ont révélé la gratuite et odieuse cruauté, n'ont pas été sans en stimuler par endroit la persistance. « L'enseignement de la haine » hitlérien, qui s'est massivement poursuivi pendant vingt ans en Allemagne et pendant quatre années dans toute l'Europe occupée, de la France au Caucase, a laissé des traces dans d'innombrables esprits.

Le massacre de millions de martyrs innocents, s'il a soulevé tant de compassion indignée, s'il a fait du sort dévolu aux Juifs le symbole même de l'injustice, a pu susciter — et précisément à cause de cela — des sentiments ambigus chez certains : que l'on songe à cet Athénien qui n'aimait pas Aristide, parce qu'aux yeux de ses concitoyens Aristide était un juste auquel il n'y avait rien à reprocher. Il s'agit là d'un processus voisin de celui que connaissent bien les psychiatres : la révolte contre les lois de la vie en société prend facilement pour cible les hommes ou les groupes qui incarnent la justice, tout en étant inoffensifs, en sorte qu'on peut les attaquer sans danger. En un sens, les Juifs stimulent une telle agressivité par le simple fait de leur existence, ou dans la mesure où ils se souviennent mieux que quiconque des horreurs du racisme hitlérien, des souffrances endurées par eux, des êtres chers disparus et des foyers dévastés. Il est des natures qu'ils « empêchent de dormir » de ce fait.

SUR un plan plus concret, il existe encore, à travers le monde, maints foyers de condensation de l'antisémitisme. La plupart de ceux qui, il y a moins de vingt ans, ont de près ou de loin pactisé avec Hitler, ou sympathisé avec lui, et surtout ceux qui, en conséquence, ont été châtiés après la guerre, restent imprégnés par le virus de la haine. Il existe encore, dans les cinq continents, des officines de propagande antisémite, plus ou moins clandestines. C'est ainsi qu'un maniaque du nom d'Einar Aberg, citoyen de la tolérante Suède, inonde le monde entier de grossiers pamphlets dans lesquels il accuse les Juifs de tramer une conspiration mondiale, afin d'asservir les peuples « aryens » (l'origine des fonds dont il dispose demeure un mystère ; et il existe des officines semblables au Caire, à Buenos Aires et ailleurs encore).

Ainsi donc, la tragédie juive de la dernière guerre a suscité une poussière de chocs en retour, auxquels les préjugés antisémites continuent à s'alimenter. Il convient de remarquer à ce propos que les attitudes juives, qui jadis jouaient leur rôle dans le cercle vicieux de l'antisémitisme, ont une importance très réduite, et on a justement pu parler, dans le cas de l'Allemagne actuelle, d'un « anti-

sémitisme sans Juifs ». Dans la plupart des autres pays, la « crise de l'émancipation » des Juifs est surmontée depuis longtemps.

D'autre part, l'enseignement théologique anti-juif de jadis, bien qu'en principe supprimé de nos jours, se perpétue encore dans bien des vieux manuels, ou des vieux catéchismes, dans bien des traditions et des fêtes locales, ou des mémoires familiales. Ainsi, le célèbre « Mystère de la Passion », d'Oberammergau, en Bavière, qui est représenté tous les dix ans, ne modifia qu'en 1960 son livret traditionnel ; or, celui-ci était en grande partie centré sur le rôle des Juifs, dépeints comme un peuple perfide et odieux, qui encourait à juste titre le châtement divin. Les organisateurs d'Oberammergau sont vraisemblablement très loin de l'intention de propager l'antisémitisme, mais un tel spectacle, qui dure plusieurs jours, et attire des centaines de milliers de spectateurs, ne peut manquer d'en déposer les sédiments par-ci par-là. (Il n'est pas sans intérêt psychologique de signaler à ce propos que sur les dix principaux acteurs de la représentation de 1940, seul celui qui jouait le rôle de Judas ne s'était pas inscrit au parti nazi (1).

V

VOICI un autre exemple de la persistance des conceptions surannées : dans la classe de troisième d'un lycée de Paris, le professeur donna pour devoir aux élèves l'explication du texte de la première scène d'« Athalie » de Racine, dont l'action se passe plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Dans cette scène, Racine place dans la bouche du chef Juif Abner les plaintes suivantes : « ... Dieu même s'est retiré de nous ; de l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux, il voit sans intérêt leur grandeur terrassée, et sa miséricorde à la fin s'est lassée... » Une des élèves commenta ce passage de la manière suivante : « Les Juifs ont été punis, dit Abner, parce qu'ils ont crucifié Jésus. » On perçoit, derrière cette « mauvaise réponse » d'une élève dont l'entourage n'est antisémite en aucune manière, la persistance de la notion du déicide, et plus généralement celle d'un châtement mérité des Juifs.

On voit donc le nombre et la variété des facteurs de tout ordre qui contribuent à la persistance d'un antisémitisme qui, le plus souvent, n'ose pas dire son nom à voix haute : tel publiciste français, par exemple, commença son article, à sous-entendus antisémites, par la déclaration : « Je ne suis pas antisémite, mais... »

Un préjugé que toutes les philosophies et doctrines politiques de notre époque ont jeté par-dessus bord, et condamné *ex cathedra*, peut-il encore être lourd de conséquences néfastes ? Les inquisiteurs qui, jadis, brûlaient les Juifs, et même les Nazis fanatiques qui les exterminaient, se seraient eux-mêmes fait tuer pour leurs idées ; dans la mesure où les hommes doués de raison n'exposent pas leurs vies pour leurs préjugés, on croit pouvoir affirmer que les massacres et les pogromes de Juifs appartiennent à une ère révolue, même s'il subsiste à travers le monde bien des tensions et bien des injustices, dont l'antisémitisme est responsable. De plus, il est infiniment plus facile de lutter contre une superstition que contre un système de foi, et cette tâche exaltante incombe au premier chef aux enseignants et aux éducateurs.

Dans tout ce qui précède, je n'ai parlé que de l'aire de la civilisation dite occidentale-chrétienne. C'est qu'ailleurs, en Inde, en Chine, ou en Afrique noire, l'antisémitisme était et reste ignoré ; quant à l'aire de l'Islam, où vivait jadis la majorité des Juifs, parler d'antisémitisme impliquerait non seulement un contresens sémantique, mais aussi une impropriété de fond, puisque dans un système antisémite la minorité juive sert de bouc émissaire d'élection pour la majorité dominatrice, et qu'en terre d'Islam, le sort des Juifs ne fut jamais pire que celui des chrétiens « soumis », bien plus nombreux. En général, la tradition musulmane impliquait un assez large respect des croyances d'autrui, contrairement à l'idée reçue sur le fanatisme de l'Islam. Quant à l'actuel conflit israélo-arabe, il doit être vu, avec ses aspects politiques et économiques, dans une perspective toute différente, qui n'entre pas dans le cadre de cette étude.

(1) Voir R. Gorham Davis. « Passion at Oberammergau », Commentaire, mars 1960.

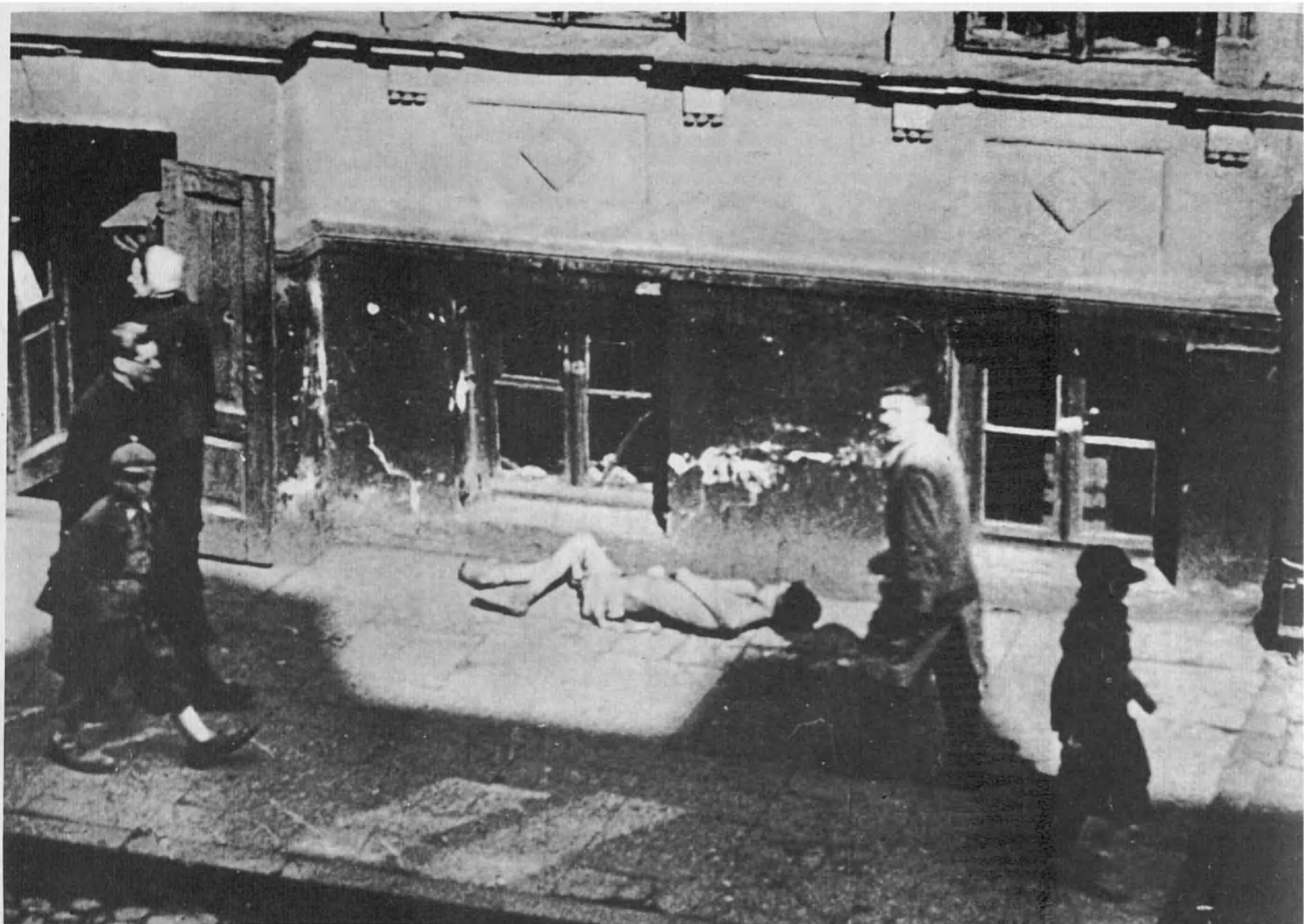


Photo R. Caloz



ARBEIT MACHT FREI...

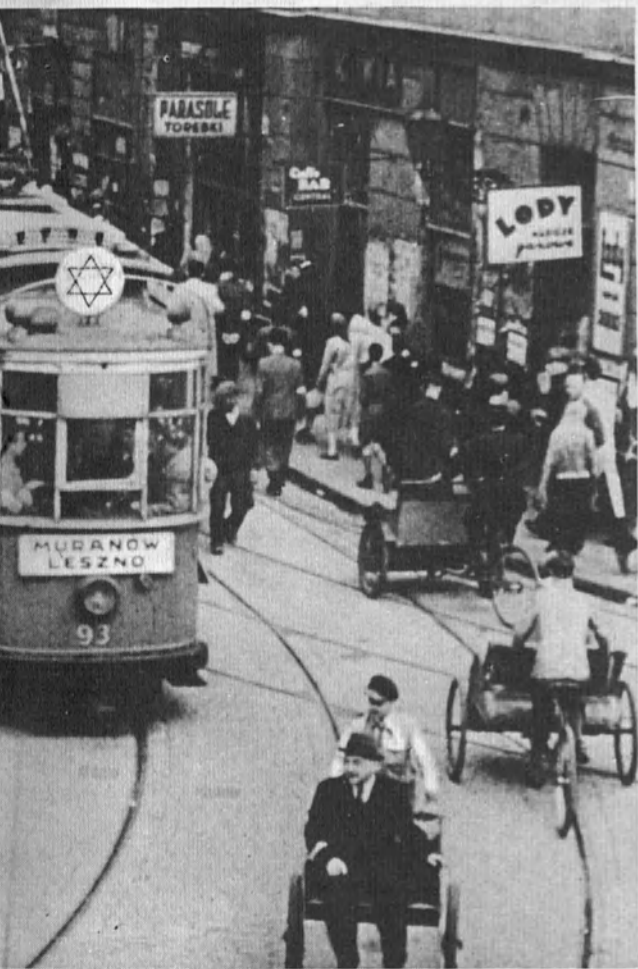
Le cynisme qui avait inspiré aux Nazis d'inscrire en lettres de fer la devise « Arbeit macht frei » (Le travail rend libre) sur la grille du camp d'Auschwitz (photo ci-dessus) trouva un écho, en 1960, dans cette croix gammée (à gauche). Le svastika fut grossièrement tracé à la craie sur le mur du camp de concentration de Dachau, lors des incidents d'antisémitisme qui ont soulevé l'indignation en Allemagne et dans le monde entier.

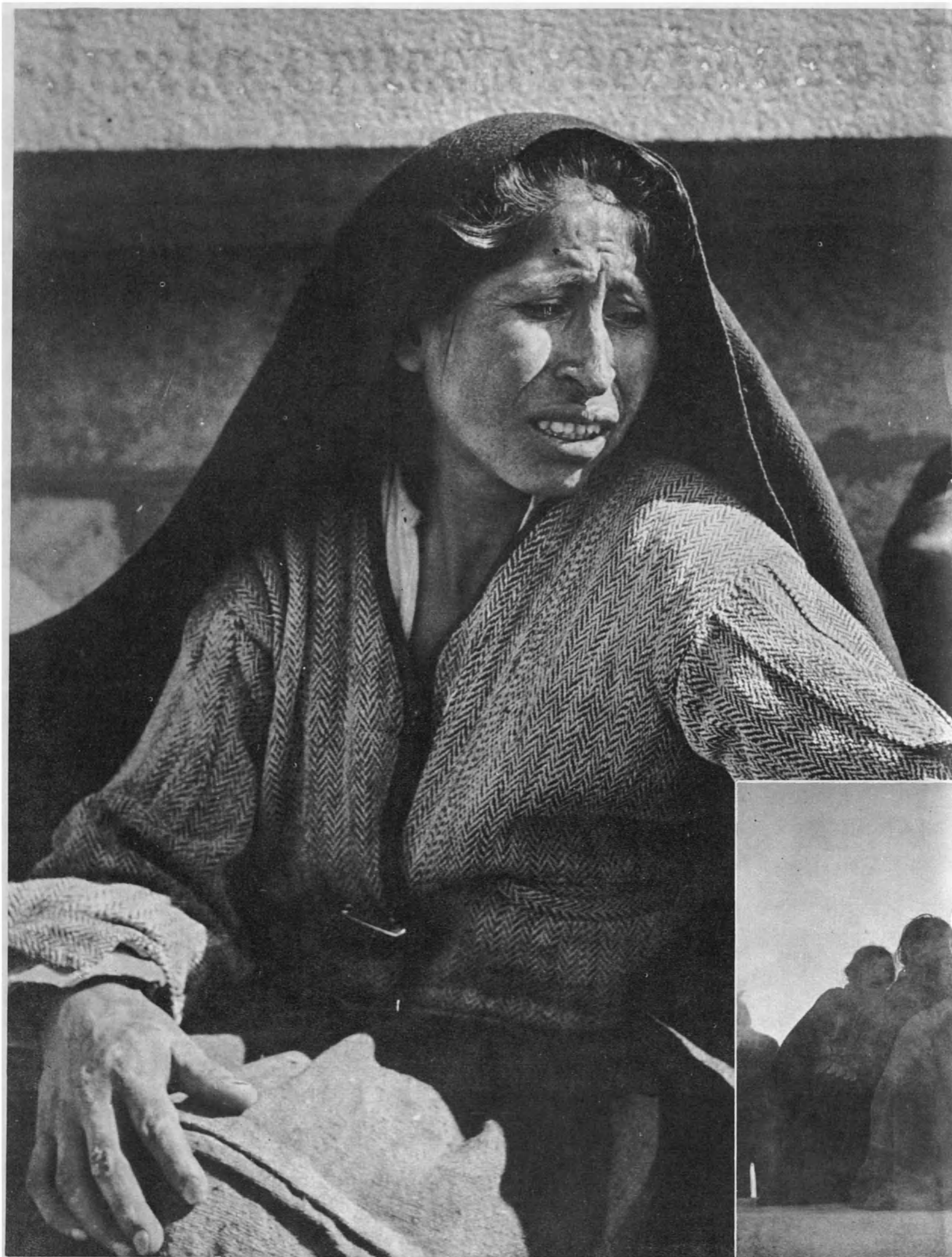


Mein Kampf

Un film suédois attire dans de nombreux cinémas de la République fédérale allemande une foule record de jeunes dont la plupart n'ont jamais vu Adolf Hitler. Le film s'appelle « Mein Kampf », comme le célèbre livre d'Hitler et se compose d'une suite de documents filmés authentiques et d'actualités de la période nazie qui montrent l'horreur de l'impitoyable « Combat » d'Hitler. Les photos de ces deux pages sont extraites des séquences les plus poignantes mais les moins macabres prises par les Nazis dans le ghetto de Varsovie. (On remarquera l'étoile de David sur le tramway.) Goebbels avait, paraît-il, commandé ce film pour les besoins de la propagande antisémite mais n'osa jamais le montrer, craignant peut-être que la vue de toutes ces cruautés commises par les S.S. contre les juifs de Varsovie ne fasse l'effet d'un boomerang.







PANORAMA DES CONTRASTES EN AMÉRIQUE LATINE

par Alfred Métraux

NULLE part dans l'Amérique de langue espagnole, les relations raciales ne se présentent avec l'impitoyable rigidité que l'on associe à la notion de « racisme ». Toutefois, il serait faux d'affirmer, comme il arrive souvent, que certaines formes de préjugés et de discrimination, ayant un caractère raciste, sont absentes dans les pays où existe une forte population indigène.

Dans cet article, il ne sera question que des relations entre blancs, Indiens et métis, et nous aurons surtout en vue la région andine où, malgré des changements rapides, les rapports entre groupes ethniques revêtent encore une forme surannée.

Le brassage racial provoqué par la conquête et la colonisation espagnole se poursuit encore de nos jours. A l'exception de quelques rares pays à forte émigration européenne, l'élément indigène intervient pour une part importante dans la composition ethnique des Républiques de l'Amérique latine. En Amérique centrale, en Equateur, au Pérou et en Bolivie, le mélange racial s'est opéré si

largement et remonte à une date si ancienne qu'il est devenu impossible de se borner aux critères anthropologiques pour distinguer un groupe ethnique d'un autre. Les caractères physiques qui, du point de la classification raciale, sont les seuls acceptables se trouvent répartis de telle façon dans l'ensemble de la population qu'on ne peut y recourir sans s'exposer aux pires absurdités.

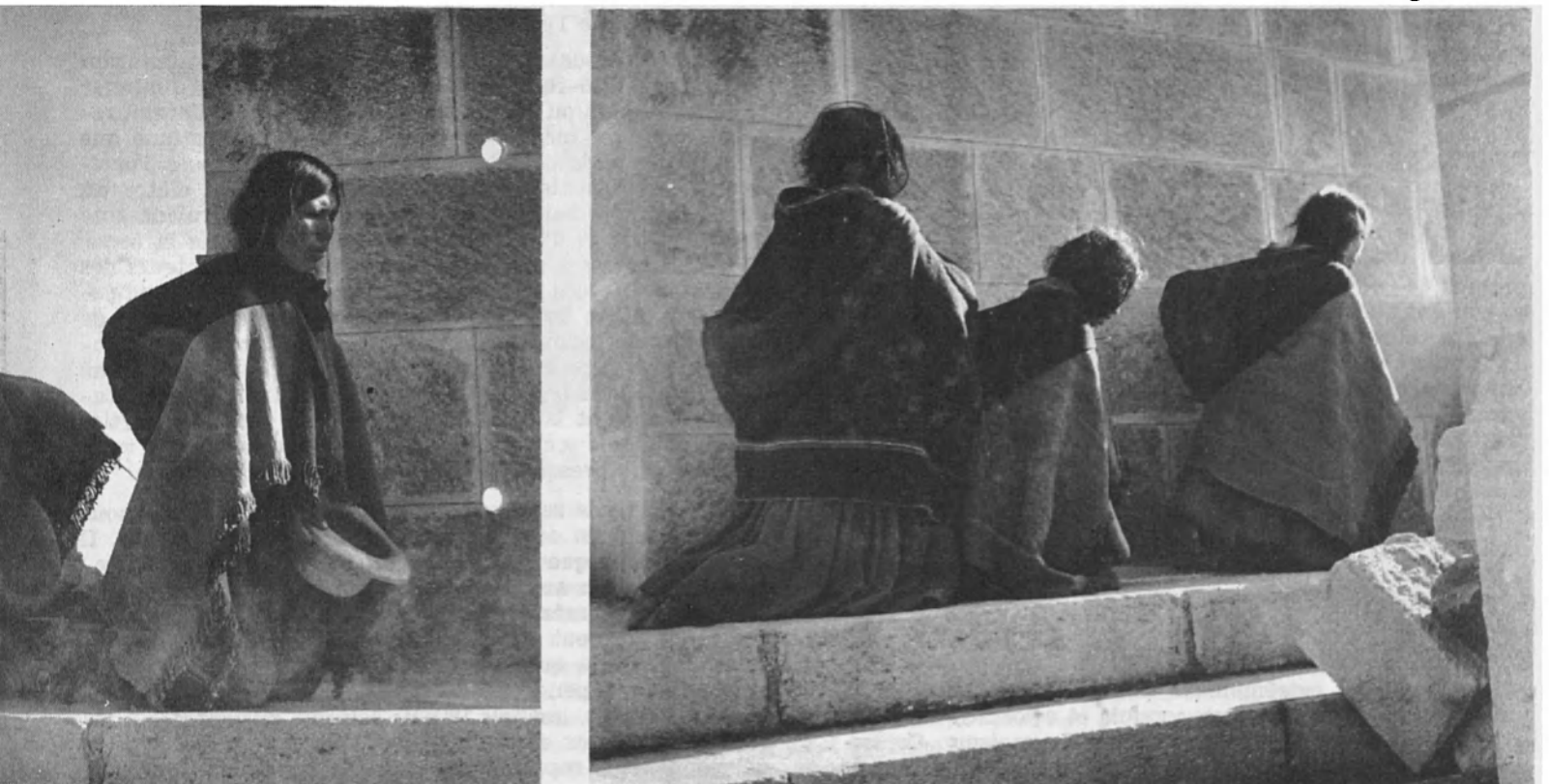
Ainsi a-t-on le droit de classer comme Indiens des personnalités qui refuseraient avec indignation toute appartenance, même lointaine, avec un groupe indigène ? Indignation partiellement justifiée, car si la texture de leurs cheveux, la forme de leur nez, ou la couleur de leur peau sont bien celles des Indiens, elles n'ont socialement et culturellement plus rien à voir avec ceux-ci. Inversement, on rencontre en milieu indigène des individus que leurs traits rattachent à la race blanche.

Si les caractères physiques sont en contradiction totale avec la condition d'une personne et ne sont acceptés ni par celle-ci ni par son groupe comme valables, quels seront les signes extérieurs nous permettant de reconnai-

COPACABANA n'est pas seulement une célèbre plage des environs de Rio de Janeiro. C'est aussi un lieu de pèlerinage des hauts plateaux boliviens, près du lac Titicaca et de la

frontière péruvienne vers lequel deux fois par an se rassemblent les Indiens de la région andine. Les photos montrent des Indiennes ayant atteint le sanctuaire au sommet de la montagne.

Photos © Yvan Delain



PANORAMA DE CONTRASTES (Suite)

tre un Indien ? La langue peut-être. Certes, un homme parlant exclusivement une langue indigène risque fort d'être un Indien, mais il y a des exceptions. Au Pérou, certaines communautés usent le Quechua de préférence à l'Espagnol alors que quelques groupes indigènes, tels les Indiens de Cajamarca, ne parlent plus que l'espagnol. Restent les particularités culturelles — le costume, la structure sociale, les activités économiques. Mais, dans ces divers domaines, les distinctions entre Indiens et métis sont loin d'être nettes. On aboutit donc à une véritable tautologie : est Indien celui qui se reconnaît comme tel et « qui appartient à une communauté qui parle de préférence une langue indigène, qui possède dans sa culture matérielle et spirituelle une forte proportion d'éléments indigènes et qui a le sentiment que sa communauté est isolée parmi celles formées par les métis ou les blancs ». (Alfonso Caso.)

DANS la plupart des pays où subsiste une population indienne importante, celle-ci occupe les échelons les plus bas de la pyramide sociale. Non seulement elle est pauvre et illettrée, mais la langue, des traditions, des coutumes particulières l'éloignent encore de la majorité. De sorte que les Indiens représentent dans la société globale une société pourvue d'une culture différente.

En dépit des efforts de l'administration coloniale, les Indiens de l'Amérique espagnole n'ont pas été relégués dans la prison sociale de la caste — bien que les différences culturelles, l'ignorance de l'espagnol, l'isolement géographique puissent donner l'impression qu'ils sont cantonnés dans un univers fermé dont ils ne peuvent sortir. Mais, même dans les pays où la mobilité sociale est la plus faible, il existe un passage constant du groupe indien au groupe métis et de celui-ci au groupe « blanc ».

Aucune constitution, aucune loi n'entravent l'ascension sociale. L'opinion publique valorisant plutôt les symboles sociaux que les traits physiques n'oppose aucune barrière insurmontable aux efforts individuels de ceux qui souhaitent améliorer leur condition. Il suffit pour un Indien de parler l'espagnol, de changer de vêtement et de quitter sa communauté pour faire figure de métis. Si des circonstances exceptionnelles le favorisent, il pourra, en embrassant une carrière libérale, accéder à la bourgeoisie et même — la politique aidant — parvenir au pouvoir. Les exemples de telles trajectoires sont nombreux dans l'histoire latino-américaine. Ils sont la meilleure preuve que le racisme, au sens strict du terme, est superficiel et ne correspond à rien de profond.

LE développement économique, la multiplication des routes, les débuts d'industrialisation, les progrès de l'éducation et bien d'autres facteurs encore ont eu une influence décisive sur les rapports entre races. Des milliers d'Indiens sont venus s'établir dans les villes où ils forment un prolétariat misérable, qui tend néanmoins à perdre ses caractéristiques ethniques pour adopter l'apparence et le comportement des métis. Par suite de ce phénomène d'absorption, la population indienne, tout en augmentant numériquement, diminue par rapport aux autres groupes ethniques.

L'Indien ne meurt pas, il se fond lentement dans la nation. On pourrait citer le cas de villages chiliens qui, il y a un siècle et demi, sont désignés dans les documents comme des communautés indigènes et aujourd'hui se considèrent comme purement chiliens sans que leur composition ethnique ait été modifiée.

Cette esquisse, extrêmement sommaire, confirmerait la thèse selon laquelle les pays conquis et colonisés par l'Espagne sont exempts de toute forme de racisme. Cependant, bien des propos et comportements courants témol-

gnent du contraire. Beaucoup d'intellectuels ou d'hommes politiques souffrent de ce que faute de mieux j'appellerai « pessimisme racial ». J'ai observé chez beaucoup d'individus, par ailleurs intelligents et clairvoyants, une propension à attribuer tout ce qui était critiquable dans leurs pays « au lourd héritage du sang indien ».

D'aucuns font dépendre l'avenir de leur patrie de l'élimination des indigènes et de leur remplacement par des émigrants venus d'Europe.

Même dans les pays où les Indiens ont disparu, leur nom continue à être une injure et le « sang indien » est l'explication donnée aux traits fâcheux dans le caractère d'une personne. Un acte de grossièreté sera facilement interprété comme une résurgence de ce « sang indien ».

Ce pessimisme racial se manifeste aussi dans la honte que les classes dirigeantes éprouvent de la présence des Indiens sur leur territoire. Lorsqu'on ne peut nier leur existence, on cherche à diminuer leur importance. Les statistiques les plus officielles reflètent souvent cette volonté. Ce mépris de l'Indien ne se limite pas aux classes les plus hautes. Il se manifeste avec plus de virulence encore parmi ceux qui sont les plus proches des Indiens, chez les métis et enfin il n'est pas rare de le remarquer chez les Indiens eux-mêmes. Rien n'est plus comique que d'entendre une cuisinière indienne traltrer la souillon qui l'aide « d'indienne inculte ».

CEPENDANT, ne nous fions pas aux apparences, le « racisme » latino-américain est différent de celui qui se manifeste dans d'autres régions du globe. Il exprime moins un éloignement systématique pour des groupes physiquement différents qu'un mépris des usages et des mœurs de classes considérées comme grossières et barbares.

Très souvent, les propos que l'on serait tenté d'interpréter comme le fruit d'un racisme intolérant ne sont que des expressions de mépris envers des populations, soit rurales, soit urbaines, qui perpétuent un mode de vie peu conforme aux idéaux que la nation s'est donnés. Cependant, comme la hiérarchie sociale équivaut presque à une superposition d'éléments ethniques différents, l'interprétation raciste est trop tentante et trop facile pour qu'on puisse l'éviter. Enfin, les théories racistes du XIX^e siècle n'ont pas été sans renforcer dans les classes dirigeantes les vieux préjugés hérités de l'époque coloniale.

Un contre-courant intellectuel qui date de la révolution mexicaine (1910-1917) a beaucoup contribué à diminuer le racisme plus ou moins conscient des élites. Ce mouvement, qui s'est manifesté tant sur le plan artistique que politique, a reçu le nom d'*indigenismo*. Il oppose l'optimisme au pessimisme racial traditionnel. Loin d'être un poids pour la nation, les Indiens représenteraient une source profonde d'énergies et de talents. Fils de la terre, ils participeraient de son génie, et sont les détenteurs des plus authentiques valeurs américaines. Pour les *indigenistas*, la tâche la plus urgente est d'intégrer au reste de la population les masses indigènes. Imitant en cela l'exemple du grand précurseur du XVI^e siècle, le P. Bartolomé de Las Casas, les *indigenistas* préconisent l'étude des cultures indiennes et la préservation de leurs traditions artistiques et même sociales. Dans leur enthousiasme, les *indigenistas* ont presque été jusqu'au racisme à rebours.

En matière de relations raciales, l'Amérique latine nous offre un tableau confus plein d'ombres et de lumières. Il est indéniable que la solution du problème est l'intégration de l'Indien au reste de la nation. Ce phénomène se produit de lui-même, car il correspond à la volonté des indigènes. Il peut être accéléré par l'éducation. Cependant, les efforts que les gouvernements feront en faveur des Indiens dépendront de l'abandon d'un certain nombre de préjugés, lesquels le plus souvent servent des intérêts économiques et politiques guère conciliables avec le développement rapide des anciennes terres indiennes.



Photo USIS

DES JUIFS NÈGRES se rencontrent dans diverses parties du monde. Aux Etats-Unis ils ont des synagogues à New York, Brooklyn, Chicago, Philadelphie et Cincinnati. La plus grande communauté qui vit à Harlem, à New York, compte près de 5.000 membres. La photo ci-dessus montre le Grand Rabbin Wentworth Matthew (à gauche) célébrant un service dans la synagogue de Harlem. Les fidèles les plus stricts observent les rites et ont une nourriture cachère. Les enfants étudient l'hébreu. On pense que la plupart des juifs nègres américains sont les descendants d'esclaves convertis, nés sur les terres de planteurs juifs. Aux Antilles, les juifs espagnols et portugais ont souvent épousé des noires et il y a encore des communautés de juifs nègres à la Jamaïque et aux Iles Vierges. D'autres juifs nègres vivent sur la côte du Loango, en Afrique occidentale, près de l'île portugaise de Sao-Thomé où furent envoyés pendant l'Inquisition, en 1493, 2.000 enfants juifs. On trouve aussi des juifs nègres à Madagascar et en Afrique du Nord. Les Falashas ou juifs abyssins, bien qu'ils ne soient pas considérés comme africains à l'origine, prétendent descendre de Menelik, fils du Roi Salomon et de la Reine de Saba. On ne doit pas confondre les juifs noirs de l'Inde, appelés ainsi pour les distinguer des juifs blancs avec les juifs nègres. Leur peau sombre n'est pas noire. (En ce qui concerne les juifs chinois, voir le Courrier de l'Unesco de février 1957).



PORTRAIT-ROBOT D'UN RACISTE

par Marie Jahoda

Photos Ian Berry © Magnum



A la différence des autres actes individuels de violence, la violence raciale trouve sa justification ultime dans la personne, et non dans la conduite de la victime. Les actes de violence raciale sont souvent traités avec une indulgence étonnante et tacitement approuvés par certains frères de race de l'agresseur qui, pourtant, ne s'y associeraient pas. Même lorsque la violence est officiellement réprimée, nombre de gens sont toujours prêts à comprendre et à excuser les mesures vexatoires ou discriminatoires et les manifestations d'antipathie dirigées contre les représentants d'une autre race.

Au Brésil, à la Jamaïque, à Cuba et aux îles Hawaii, par exemple, plusieurs races vivent ensemble sans aucun symptôme de conflit. Mais le fait même que ces cas constituent des exceptions notoires à la règle donne une idée de ce qu'est la situation générale.

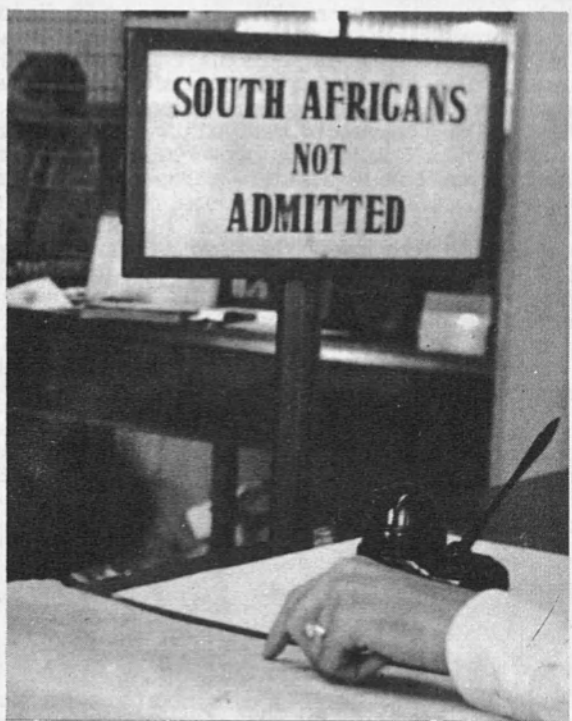


Photo Werner Bischof © Magnum

UNE NATION DIVISÉE. — L'Union Sud-Africaine est aujourd'hui un pays dressé contre lui-même. La politique d'« apartheid » du gouvernement et les décrets sur la ségrégation raciale qui en sont le résultat ont suscité des bagarres à l'intérieur du pays et la condamnation à l'étranger. Le système « apartheid » utilise comme critères la forme du nez, la texture des cheveux pour classer par races les nègres, les noirs au sang mêlé, les asiatiques et leur accorder à chacun un rang rigide, sous-privilegié dans la société. Le lieu de résidence et de travail, le choix du travail et même celui d'une boisson sont imposés par les autorités. En haut, page de gauche, la photo montre une réunion tenue par des blancs à propos de la politique d'« apartheid »; en bas, des noirs manifestent près d'une automitrailleuse blindée. En signe de protestation contre la politique sud-africaine, des pancartes comme celle ci-dessus sont apparues dans les hôtels de certains pays d'Asie.

Que représente le sentiment d'hostilité raciale pour celui qui l'éprouve ?

De nombreuses enquêtes ont été effectuées pour déterminer les raisons qu'allèguent les gens à l'appui de leurs antipathies raciales. Si l'on demande, par exemple, à des Américains de justifier leur attitude à l'égard des Noirs, il y a toutes chances qu'ils fournissent une ou plusieurs des réponses suivantes : ce sont des êtres inférieurs ; ce sont des gens de basse classe ; ils sont stupides ; ils s'efforcent de supplanter les Blancs ; ils sont paresseux, négligés, sales, immoraux ; ils ont une sexualité excessive ; ils sont turbulents, puérils ; ils sentent mauvais ; ils propagent les maladies. En ce qui concerne les Juifs, on dira : les Juifs détiennent tous les capitaux, ils contrôlent l'activité économique ; ce sont des capitalistes, mais aussi des

communistes ; ils ont l'esprit de clan, mais se mêlent des affaires des autres ; ce sont des malins, des intellectuels ; ils se croient supérieurs aux autres ; ils travaillent trop, mais jamais de leurs mains ; ils sont bruyants, grossiers, impulsifs.

Avant de tirer de ces jugements une conclusion quelconque, il faut se demander s'ils ne correspondraient pas à la réalité dans la majorité des cas. La question est essentielle : selon que ces jugements apparaissent dans l'ensemble fondés, ou fantaisistes, l'hostilité raciale devra être expliquée différemment.

Il y a tout lieu de croire que des groupes qui ne se mélangent pas facilement à d'autres groupes, qui ont des traditions anciennes ainsi que des méthodes d'éducation, des institutions sociales, des normes et des valeurs propres, acquerront des caractéristiques communes. Il faut reconnaître que le fait d'appartenir à un groupe qui est l'objet d'une violente hostilité influe considérablement sur le comportement et le caractère des membres de ce groupe. On peut admettre que si beaucoup de Noirs sont paresseux, c'est parce que le postulat de la supériorité de l'homme blanc ne leur permet pas de jouir des fruits de leur travail ; que si certains d'entre eux aspirent à avoir des relations sexuelles avec des Blanches, c'est parce que le tabou jeté par la communauté blanche sur ces relations est le symbole d'une infériorité contre laquelle ils s'insurgent. Il est possible aussi que des siècles de persécution aient imposé à certains Juifs l'esprit de clan, alors que d'autres s'efforcent de pénétrer dans le monde des goyim afin d'échapper à leur destin.

Un volume croissant de faits d'observation montre que c'est le manque d'expérience réelle qui caractérise, dans un grand nombre de cas, l'hostilité raciale. Le professeur Hartley en a fait la démonstration éclatante ; dans un questionnaire sur les relations raciales, il a fait figurer trois groupes *fictifs*. (Danirées, Piranéens et Walloriens) ; beaucoup de sujets hostiles aux Noirs et aux Juifs ont manifesté les mêmes sentiments et préconisé des mesures discriminatoires à l'égard de ces groupes imaginaires.

L'idée que l'hostilité raciale se fonde non sur l'expérience réelle mais sur des mobiles psychologiques est confirmée par Merton. Cet auteur fait remarquer que l'on critique souvent chez les autres — le « hors-groupe », dans le langage sociologique — précisément ce que l'on admire chez les siens (« l'en-groupe »). Comparant les idées reçues aux Etats-Unis concernant les Juifs et les Japonais, d'une part, et Abraham Lincoln, d'autre part, il fait observer : « Lincoln travaillait jusqu'à une heure avancée. Cela prouve qu'il était laborieux, résolu, persévérant, soucieux de donner toute sa mesure. Les Juifs et les Japonais font de même ? Cela prouve simplement qu'ils ont une mentalité d'exploiteurs, qu'ils veulent torpiller les normes de travail américaines, qu'ils font de la concurrence déloyale. » L'« en-groupe » est-il frugal, économe, prévoyant ? Le « hors-groupe » sera avare, ladre, grippe-sou, etc.

Plusieurs enquêtes ont cerné le problème de plus près en tentant de préciser quels contacts les sujets interrogés avaient eus avec le groupe considéré par eux comme antipathique. Dans certains cas, il apparaît qu'il n'y a jamais eu de contact personnel. Dans d'autres, le sujet prétend avoir effectivement connu des membres du groupe mais la description qu'il en donne ne comporte aucun élément personnel : il semblerait qu'il ait rencontré, non pas un être humain, mais l'incarnation d'une idée préconçue, présentant uniquement les caractères tenus pour distinctifs. Dans les cas les plus intéressants, le sujet est capable d'évaluer correctement les individus qu'il a rencontrés, sans toutefois que cette évaluation influe sur le jugement d'ensemble qu'il porte sur le groupe. Au cours d'une enquête sur les démobilisés effectuée par Bettelheim et Janowitz, un sujet exprima une nette aversion pour les Juifs,

Faux-monnayeurs de la réalité

ajoutant ensuite : « J'avais, dans mon unité, un excellent camarade juif ; il n'était pas comme les autres Juifs, c'est pourquoi je m'en souviens. » Que de fois n'a-t-on pas entendu dire : « Certains de mes meilleurs amis sont juifs, mais... ! » Voici un cas plus remarquable encore : c'est celui d'un homme qui, chaque fois qu'il se mettait en colère, traitait les gens de « sale Juif » et proclamait que tous les Juifs sont des exploiteurs. Or, il avait connu des Juifs toute sa vie, avait eu un ami d'enfance juif dont il avait longtemps fréquenté la famille et possédait encore plusieurs amis juifs. L'antisémitisme persistait chez lui en dépit de ces relations d'amitié. Dans de tels cas, la réalité est considérée comme l'exception, la règle est fondée sur des préjugés non contrôlés.

Pourtant, objectera-t-on, ceux qui défendent leurs préjugés prétendent que c'est précisément l'expérience qui leur a fourni la preuve de l'infériorité de certaines races. Logiquement, ce n'est pas impossible. On peut imaginer, après tout, que le sujet ait rencontré une succession de Juifs exploiteurs ou de Noirs stupides. Ces traits sont assez fréquents dans toutes les races pour qu'un tel hasard ne puisse être exclu. Cette possibilité logique étant admise,



Photo United Press International

LANCES DES POMPIERS dirigées contre une foule de blancs et de noirs qui manifestaient contre la discrimination raciale dans les "lunch-rooms" de la ville de Chattanooga, dans le Tennessee. Un mouvement en faveur de la non-ségrégation dans les restaurants des grands magasins et autres établissements se répandit récemment à travers les états du Sud, il donna, par moments, lieu à des éclats de violence.

les raisons alléguées pour justifier les préjugés ne permettent guère de croire qu'ils soient souvent fondés sur une série d'expériences malencontreuses statistiquement valable. Voyons quelques exemples.

Considérant l'acuité des problèmes raciaux en Union Sud-Africaine, on pourrait s'attendre à ce que la politique d'apartheid se réclame des faits. Or, il n'en est rien. Dans *The Politics of Inequality, South Africa since 1948*, Gwendolen Carter déclare, en conclusion d'une étude objective et détaillée : « Ils (les Nationalistes) admettent, d'assez mauvais gré, qu'il existe des Africains plus évolués... mais l'attitude des Nationalistes à l'égard des non-Européens comporte un élément irrationnel, une répulsion instinctive insurmontable ; l'horreur d'être associés aux indigènes sur un pied d'égalité.

L'expression extrême de ce sentiment est la phrase : « Voudriez-vous que votre fille épouse un indigène ? » Ce qui surprend peut-être le plus chez les Nationalistes, c'est la fréquence avec laquelle ils essayent de justifier les mesures d'apartheid par la nécessité de « préserver la conscience de couleur ». Il semblerait presque qu'ils craignent qu'un rapprochement, loin de susciter une forte répulsion, affaiblisse le sentiment des différences entre les Européens et les non-Européens... La crainte de perdre son individualité l'emporte chez la minorité blanche sur les considérations plus humaines inspirées par l'expérience personnelle. Les Sud-Africains européens, les Afrikanders, en particulier, sont souvent attachés à certains Africains, avec lesquels ils entretiennent des relations agréables, mutuellement satisfaisantes ; mais ils ont une attitude totalement différente envers les Africains en général, leur attribuant par oui-dire les traits les plus extrêmes de sauvagerie et de fausseté.

Cette analyse des éléments irrationnels que contient le postulat de la supériorité de l'homme blanc correspond à l'esprit et même aux termes dans lesquels certains Blancs du Sud aux Etats-Unis expriment leur aversion pour les Noirs.

QUANT AUX stéréotypes concernant les Noirs et les Juifs, ils présentent un contraste intéressant. On reproche aux Noirs d'être paresseux, sales et d'avoir une sexualité excessive — autrement dit de se laisser dominer par leurs instincts. Les accusations formulées contre les Juifs ont une portée inverse : ils contrôlent l'activité économique, détiennent tous les capitaux, sont ambitieux et arrivistes ; autrement dit, ils sont trop sûrs d'eux.

Ces deux types d'accusation correspondent à deux types de conflit : celui de l'homme qui est incapable de dominer ses impulsions instinctives pour se conformer à des modèles de comportement rationnellement et socialement approuvés ; et celui de l'homme qui est incapable de réaliser ses aspirations et de se conformer aux normes que lui dicte sa conscience.

Dans les conflits de ce genre, l'homme se sent honteux de ne pouvoir discipliner sa nature ou coupable de ne pouvoir atteindre les normes qu'il s'est fixées ; le fonctionnement du moi se trouve entravé et, dans les cas extrêmes, inhibé.

Le parallélisme entre le contenu des stéréotypes raciaux et les conflits fondamentaux de l'homme n'est pas fortuit. Il y a lieu de noter qu'en Allemagne, sous le régime national-socialiste, lorsque l'hostilité à l'égard du « hors-groupe » se concentrait sur les Juifs, les stéréotypes les concernant combinaient les traits que l'existence de deux hors-groupes permet de dissocier en Amérique.

De nombreux cas d'individus, chez qui la rationalisation paraît répondre à un besoin précis, ont été relevés dans un groupe qui se trouvait être antisémite. Un des membres, par exemple, détestait les Juifs « parce qu'ils sont impulsifs et indisciplinés », mais aussi « astucieux, capables et travailleurs ». D'après ses antécédents, cet homme était lui aussi « astucieux, capable et travailleur », mais



Photo USIS

HAWAÏ a été appelée laboratoire des parentés humaines. Le mélange de peuples, particulièrement ceux venus d'Asie mais aussi d'Europe, des deux Amériques, d'Océanie est l'un des traits les plus marquants du 50^e État des U.S.A. où les préjugés raciaux sont pratiquement inexistantes. Voici quelques types de femmes hawaïennes. De gauche à droite : une pure Chinoise, une Nippo-Portugaise, une Hawaïenne-Néerlandaise, une jeune fille d'ascendance chinoise, une Américano-Hawaïenne, une Sino-Hawaïenne.

incapable d'éprouver une affection profonde. Sentimentalement partagé dès sa tendre enfance entre une mère sévère, d'une implacable austérité, et un père insouciant, qui ne s'attardait guère dans ce foyer où régnait une atmosphère de vertu morose ; il s'était représenté la méfiance de ses parents comme une opposition inconciliable entre le bonheur et la vertu. Sous l'influence dominante de sa mère, il avait choisi la voie de la vertu et de la réussite matérielle, se forçant à réprimer en lui, comme elle le faisait, toute tendresse et toute chaleur humaine. Mais, incapable d'aller jusqu'au bout dans cette voie, il souffrait de sa solitude et de sa sécheresse de cœur.

Le stéréotype selon lequel les Juifs sont capables de réussir leur vie à la fois sur le plan affectif et sur le plan matériel lui inspirait l'effroi d'avoir édifié sa vie sur des conceptions fausses. En méprisant les Juifs il essayait de se défendre contre l'idée d'avoir manqué sa vie. Ne pouvant satisfaire son besoin d'affection, il se soulageait en méprisant les affections chez les autres. Il se comportait comme un voleur, qui se mêle à la foule en criant : « Au voleur ! » afin de détourner l'attention. Il ne lui aurait été d'aucun secours psychologiquement, de rationaliser son antisémitisme en accusant les Juifs d'être capitalistes, communistes ou mal élevés. Il n'avait pas de raison non plus de haïr les Noirs ou les Catholiques, car la combinaison de qualités qu'il avait besoin de détester, pour

en supporter l'absence en lui-même, n'est couramment attribuée à aucun de ces groupes.

C'est souvent la réalité qui menace les défenses édifiées à l'aide de préjugés, et c'est sur le réel que le sujet s'efforcera d'agir pour mieux l'adapter à ses exigences psychologiques. Sur le plan social, il usera donc de tout son pouvoir pour créer une situation telle que le groupe visé soit contraint de se conformer au stéréotype. Il se crée un cercle vicieux — comme le dit Merton : « Le prophète réalise lui-même sa prophétie. » Ainsi, dans certaines régions du sud des États-Unis, les Noirs sont rejetés comme socialement inférieurs et sans instruction. En conséquence, on leur refuse la possibilité d'améliorer leur condition et leur instruction si bien que la mesure discriminatoire initiale finit par paraître largement justifiée. Il en est de même des mesures d'apartheid en Afrique du Sud. La population indigène est rejetée parce qu'elle est d'une culture différente, mais les moyens de s'assimiler lui sont refusés. Au contraire, toutes les mesures sont prises pour accentuer la différence. Mais il se pourrait que l'Afrique du Sud soit sur le point de faire la preuve de l'inefficacité d'une telle politique, destinée à renforcer les mécanismes d'autodéfense. Car il est un fait incontestable : c'est que l'économie sud-africaine repose en grande partie sur l'emploi de la main-d'œuvre africaine, et exige donc les contacts interraciaux que l'apartheid vise à empêcher.

CONVERSATION AUTOUR D'UNE TABLE VIDE

par Khushwant Singh

LA salle de repos de l'Université de Delhi où l'on prend le café était pleine. Les étudiants en longue file attendaient des sièges et aussitôt que quelqu'un se levait sa chaise était prise d'assaut. Je payai ma tasse de café et cherchai une table. Il ne paraissait y avoir aucune chance d'en obtenir une, je décidai donc d'avaloir mon breuvage debout à côté du bar, comme beaucoup d'autres. Soudain je vis une table vide de l'autre côté de la salle; vide jusqu'à un certain point puisque des quatre chaises qui l'entouraient trois étaient libres et la quatrième occupée par quelqu'un qui se cachait le visage derrière un journal. Tout en préservant ma tasse, je me frayai un chemin à travers la foule bruyante et gesticulante de garçons et de filles.

« Ces chaises sont-elles libres ? », demandai-je aussi poliment que je pus.

L'homme abaissa une seconde son journal et répondit : « oui », d'un ton bourru. C'était un nègre.

Je m'assis et commençai à boire mon café en silence. Quelque chose dans l'attitude de l'homme, les chaises vides dans une salle où l'on faisait la queue pour avoir des places me mirent mal à l'aise et piquèrent ma curiosité. J'engageai la conversation après avoir toussé discrètement.

« Etes-vous étudiant à l'Université de Delhi ? »

L'homme abaissa de nouveau son journal :

« Oui, voulez-vous voir ma carte d'identité ? », répondit-il de la même façon agressive.

Sans attendre mes protestations, il avait sorti sa carte d'étudiant et l'avait posée sur la table. Il était du Ghana et aussi noir qu'il sied. Je lui tendis la main :

« Je n'ai pas voulu être impoli : je désirais vous parler. Je n'ai encore rencontré aucun Ghanéen. Je m'appelle Singh. Je suis professeur à Aligarh. »

Il me serra la main sans enthousiasme et bredouilla son nom. Je venais de faire un autre faux pas.

« Aimez-vous l'Inde ? »

« Voulez-vous vraiment le savoir ? demanda-t-il, détaillant chaque mot. La vérité et non la propagande ? »

Il se mit à me parler des quelques mois qu'il venait de passer à Delhi ; de l'hospitalité accordée par les jeunes Indiens et Indiennes aux étudiants étrangers « blancs » (et parfois « basanés ») mais refusée aux étudiants noirs ; de la froide réserve de la majorité des Indiens à son égard et à l'égard des autres Africains ; du peu d'empressement des garçons de café envers les clients nègres ; de la salle pleine où l'on sert le café et où les chaises restent vides autour de la table d'un nègre.

JE recevais ses paroles comme des gifles. N'étions-nous pas la nation qui clamait plus fort que les autres l'égalité des races et sermonnait les Blancs d'Afrique du Sud et les Américains de Little Rock ?

« Mais notre gouvernement... », protestai-je.

« Je ne dis rien contre votre gouvernement », m'interrompit-il, avec impatience : « C'est votre gouvernement qui m'a invité ainsi que des centaines d'autres Africains à étudier dans des universités indiennes. Il nous donne des bourses substantielles. Il lance des invitations pour nous faire rencontrer le président et le premier ministre. Et votre vice-président, le docteur Radhakrishnan m'a invité plus d'une fois à prendre le thé. Quelquefois, le doyen et les professeurs nous invitent chez eux, eux aussi. Mais c'est

toujours exceptionnel, une espèce d'« exception africaine » qu'on accomplit comme un devoir. Les étudiants qui n'y sont pas obligés ne nous invitent jamais. »

La constitution indienne a aboli les distinctions de race et de caste, mais la population indienne est encore loin d'abolir les préjugés basés sur la race et la couleur — car notre système de caste est essentiellement basé sur des complexes de couleurs. Le mot sanscrit pour caste est Varna, qui littéralement signifie couleur. Varna remonte au temps où les Aryas à la peau claire envahirent l'Inde il y a plus de trois mille ans. Les premières vagues d'envahisseurs n'amenèrent pas de femmes et il y eut un certain mélange d'Aryas et d'Adibasi (aborigènes) foncées et négroïdes que les Aryas avaient séduites. Puis d'autres Aryas arrivèrent avec leurs femmes et leurs familles.

Les Aborigènes furent repoussés dans la jungle et réduits en esclavage. Pour exploiter la situation au mieux de leur intérêt, les Aryas instituèrent le système des castes basé sur la profession et la « pureté » de la race. Au sommet se trouvaient les Brahmanes qui avaient le monopole du savoir. Puis venaient les Kchatriyas, les guerriers qui défendaient la société. Le troisième groupe était celui des Vaïçyas ou marchands. Le quatrième, les Soudras ou travailleurs. Et le cinquième (les anciens aborigènes) était réduit à faire les besognes les plus déplaisantes d'éboueurs, d'équarisseurs, il n'avait aucun statut légal et la société le déclarait composé d'intouchables.

CE système, dont le Livre de la loi de Manou fait l'apologie, engendra une rigidité qui rendait à peu près impossibles les mariages entre castes différentes. Les faits sont assez nombreux pour prouver que la couleur était la base de cette division. Encore aujourd'hui les Brahmanes et les Kchatriyas ont la peau plus claire que les Vaïçyas et les Soudras. Alors que les intouchables sont foncés et négroïdes.

Les préjugés meurent difficilement. Le gouvernement indien a fait des efforts valeureux pour répudier le système des castes. Tous les temples ont été ouverts aux « intouchables ». Dans les villages où les plus basses castes n'avaient pas le droit de tirer de l'eau des puits appartenant aux castes supérieures, il y a des conseils (Panchayats), comprenant au moins un membre appartenant aux « intouchables », dont la tâche est de veiller à ce qu'aucune caste n'exerce une discrimination ; et de réclamer l'aide de la police au cas où cela se produirait.

La loi est sévère pour qui pratique la discrimination. L'action gouvernementale et l'industrialisation rapide ont commencé à briser l'édifice des castes mais il faudra longtemps pour que le complexe de couleur s'efface de l'esprit indien. Prenez n'importe quel journal et regardez les annonces matrimoniales. Vous verrez que neuf fois sur dix la première qualité qu'un Indien exige de sa future femme est qu'elle ait le teint pâle.

Les Indiens qui recherchent des compagnons pour la vie dans les colonnes des quotidiens ne demandent pas de photographies ; l'expression courante est « échange d'horoscopes ». C'est, selon eux, la manière la plus sensée car la beauté, après tout, n'est qu'à fleur de peau et il est beaucoup plus important de tirer une assurance de bonheur de la conjugaison des astres que de la couleur de la peau. Mais s'ils ne lisent pas explicitement « pâle » ou « peau claire », ils voient entre les lignes le teint basané et passent outre aux assurances astrales de félicité conjugale.



ÉTOILES, film antiraciste germano-bulgare. Dans une petite ville de Bulgarie, pendant la dernière guerre, un soldat allemand, qui a pour mission de déporter les Juifs, s'éprend d'une jeune fille portant l'étoile jaune. Peu à peu il comprend l'infamie de désigner à la haine raciale d'innocents êtres humains. Les jeunes gens mourront victimes l'un et l'autre de l'oppression raciste.

LE CINÉMA REFUSE LE RACISME!

par Louis Marcorelles

Le cinéma est très vite apparu à ceux qui s'en occupaient, non seulement comme un pur divertissement, mais également comme un instrument de combat et de témoignage. Sans remonter à l'avant-guerre, il convient de relever, pour la période 1940-41, des œuvres aussi lourdes de sens que *Les Raisins de la Colère*, *Citizen Kane* et *le Dictateur*, de Chaplin (U.S.A.).

Mais ce n'est que depuis la seconde guerre mondiale que, de pur divertissement, le cinéma a pris conscience de son rôle comme instrument de combat et témoignage sur notre temps. Il fallut attendre 1945 pour voir traiter systématiquement à l'écran quelques-uns des problèmes clés de notre temps : l'antisémitisme, l'émancipation des Noirs. Tour à tour, des œuvres comme *Feux croisés*,

Le Mur invisible, *Je suis un Nègre*, *L'Héritage de la Chair*, témoignèrent que Hollywood commençait à prendre franchement conscience de ses responsabilités.

Une bonne dizaine d'années s'écoulèrent encore avant que paraissent des films vraiment importants sur ces questions et des créateurs capables d'aller jusqu'au bout des thèmes choisis. Parmi ces metteurs en scène « responsables » il faut détacher en premier lieu le Français Alain Resnais et l'Américain George Stevens.

Avant de connaître la consécration internationale au Festival de Cannes en 1959, avec son premier grand film *Hiroshima mon Amour*, aujourd'hui célèbre sur les cinq continents, Resnais avait tourné deux moyens métrages qui provoquèrent un certain remous. *Les Statues meurent aussi* et surtout *Nuit et Brouillard*, l'un sur la décadence



Photo Collection Cahiers du Cinéma.

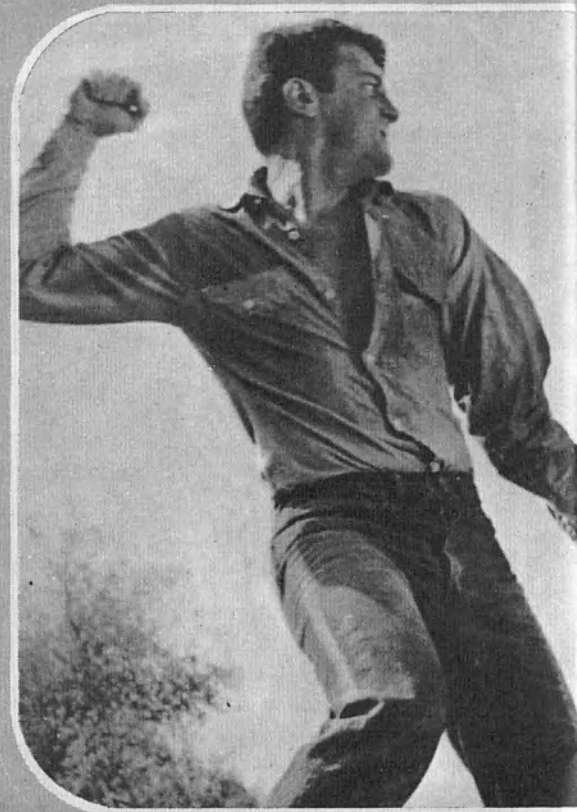


Photo United Artists

LE CINÉMA S'EST ATTAQUÉ AUX PRÉJUGÉS de l'homme par différents moyens : la psychologie, la logique et le rire. A gauche, un nouveau long-métrage français de l'ethnologue-cinéaste Jean Rouch. Sa « Pyramide humaine » traite du racisme et du « contre-racisme » dans un lycée en Afrique noire où une jeune Parisienne essaie d'établir des relations d'amitié entre

de la culture nègre au contact de la civilisation blanche, l'autre sur les camps de concentration nazis. Un moment-choc du premier film, violemment polémique, montrait des musiciens noirs à la batterie, cependant qu'à l'image suivante les matraques de policiers blancs s'abattaient sur d'autres Noirs.

Nuit et Brouillard demeure le document le plus impitoyable qu'on nous ait jamais proposé sur l'organisation des camps de la mort. A la fin du film le commentaire haussait le débat en nous demandant à tous de prendre garde que de telles atrocités ne se renouvellent.

Hiroshima mon Amour, par-delà une histoire d'amour pathétique, contient l'affrontement de deux civilisations sur fond d'angoisse atomique. Les deux amants nous auraient moins touchés, ou plutôt leur amour n'aurait pas tout à fait eu la même signification, si elle n'avait été française, donc blanche, et lui japonaise. La plus heureuse surprise éprouvée par le metteur en scène fut de voir le public accepter comme allant de soi une situation qu'aucun film au monde n'avait encore osé décrire. Considérons-nous aussi que la portée du message est encore accrue par le fait que la première bombe atomique tomba sur le Japon, une nation « de couleur » ? Toute l'œuvre d'Alain Resnais, tournant autour du drame de l'incommunicabilité des êtres, devait naturellement accorder la première place au problème racial.

En Amérique, George Stevens dans *Géant*, puis *Le Journal d'Anne Frank* traita à la manière hollywoodienne, c'est-à-dire avec trop d'embellissements, mais non sans courage, le problème racial (cette fois il s'agit de Mexicains) et la question juive. Un metteur en scène jeune, et connu pour ses idées libérales, Richard Brooks, s'efforça également d'expliquer au grand public américain les rapports entre civilisations et peuples de couleur différente dans *Graine de Violence*, la *Dernière Chasse* et le *Carnaval des Dieux*. Le dernier témoignage du genre fut, il y a deux ans, la *Chaîne*, du producteur-metteur

en scène Stanley Kramer : un Blanc échappé de prison renonçait à fuir pour sauver son camarade d'évasion, un Noir, qu'il avait primitivement pris en haine. La faiblesse relative de ces bandes est de trop sacrifier aux bons sentiments, de ne jamais remonter aux vraies responsabilités.

Pour autant que les films traitant de problèmes raciaux exigent de leur auteur une intégrité absolue, et pour autant que les metteurs en scène refusent le moindre compromis, ces films risquent de se heurter aux réticences des pouvoirs publics comme à celles de certains spectateurs. Deux œuvres viennent aussitôt à l'esprit, qui malgré leur franchise, leur conviction passionnée, le fait qu'elles ont remporté des prix à des Festivals, n'ont pas réussi, en Europe du moins, à s'imposer auprès du public : la coproduction germano-bulgare *Etoiles* de Konrad Wolf, d'après un extraordinaire scénario du Bulgare Angel Wagenstein, et *Reviens, Afrique* de l'Américain Lionel Rogosin. Dans des styles différents, avec des méthodes rigoureusement contradictoires, *Etoiles* partant d'un script très élaboré, Rogosin au contraire, vu les conditions de tournage semi-clandestines, ayant dû presque constamment improviser, chacun de ces films nous propose à sa façon un témoignage exemplaire, le premier sur le racisme antisémite dans l'Allemagne hitlérienne, le second sur le racisme anti-Noir en Afrique du Sud, en 1958.

Le procédé de Rogosin est en quelque sorte, celui du journaliste, s'efforçant de nous livrer le maximum d'informations et de documents de choc. Le désir d'impressionner le spectateur et de lui faire prendre parti pousse parfois le metteur en scène à simplifier à outrance. Le manque de moyens accentue encore la gaucherie de certains passages. Mais plus qu'à un film techniquement parfait (presque tous les films hollywoodiens sont « techniquement parfaits » ce qui ne les empêche pas parfois d'être ennuyeux), nous avons affaire à une sorte de cri du cœur : ça ne peut pas, ça ne doit pas durer !

On aurait tort de négliger ce genre de reportage ciné-



Photo Collection Cahiers du Cinéma.

noirs et blancs. Dans un film américain « La Chaîne » (photo du centre) un Noir et un Blanc enchaînés ensemble s'évadent de prison. La haine et la méfiance se transforment bientôt en amitié fraternelle. « Le Dictateur » de Charlie Chaplin a stigmatisé la haine et la brutalité par le rire. Ici on voit deux Juifs (Chaplin et Paulette Goddard) poursuivis par les troupes du dictateur raciste.

matographique supérieur. *Etoiles* évidemment est bien plus subtil et doit beaucoup à la conception très brechtienne du scénario de Wagenstein. Nous voyons un soldat allemand, en occupation dans une petite ville bulgare, lentement s'éveiller aux vrais problèmes et à la signification du régime qu'il est censé défendre. La double réussite du film est d'avoir non seulement tracé sous nos yeux l'itinéraire de cette prise de conscience, mais aussi expliqué à travers le personnage d'une jeune fille juive déportée la vision de tout un peuple arbitrairement opprimé.

Plusieurs films, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie, ont repris avec une égale sincérité mais moins de talent, ce thème des persécutions raciales, jouant ainsi un rôle positif auprès de larges masses de spectateurs. En France, un jeune metteur en scène, Claude Bernard-Aubert, a voulu dans *Les Tripes au Soleil* dénoncer les méfaits des luttes entre Blancs et Noirs dans un pays imaginaire. Plus significative est pourtant l'œuvre de l'ethnologue Jean Rouch qui, dans le grand film *Moi, un Noir*, à mi-chemin du film de fiction et du document ethnographique, a fait improviser une intrigue par des Noirs de la Côte d'Ivoire et a demandé ensuite à l'un d'entre eux de commenter librement les images ainsi enregistrées. Rouch a eu le grand mérite de nous révéler quelques-unes des obsessions qui hantent ces hommes souvent déracinés, mis brutalement en contact avec une civilisation blanche dont ils copient maladroitement les façons de vivre et de sentir.

Rouch s'est vu vivement attaqué par les élites noires de ces mêmes pays, qui lui reprochent de donner une vue caricaturale de leurs compatriotes défavorisés. On a pu justement faire remarquer que les personnages un peu excentriques décrits dans *Moi, un Noir*, ne le sont pas en tant que Noirs, mais comme produits d'une civilisation blanche qui prétend imposer ses normes un peu partout. Ces mêmes critiques auraient probablement été moins

sévères si le film avait été tourné par un Noir. Nous achoppons là sur un des grands problèmes du cinéma mondial dans les années soixante. A ce jour, à notre connaissance, dans aucun pays, il n'existe de film traitant de problèmes noirs et joué par des acteurs noirs, qu'ait mis en scène un Noir.

Par-delà le problème de la fabrication des films, de l'importance croissante qui sera accordée à l'avenir non seulement aux cinémas noirs encore à naître, mais aux jeunes cinémas d'Asie et d'Amérique latine, se pose celui non moins capital de la diffusion. Des habitudes de paresse existent aussi bien chez les responsables de la distribution que parmi le public. Le spectateur occidental, notamment, veut encore ignorer toute manifestation qui ne participe pas de ses rites, de ses traditions. Il refuse les films où n'évoluent pas ses chères vedettes, où des civilisations parfois millénaires le confrontent avec des problèmes inconnus pour lui (certes, on ne doit pas tomber dans l'excès contraire et louer automatiquement une bande parce qu'elle vient d'un petit pays et qu'elle est réalisée à la diable). On sait les difficultés rencontrées à Paris ou à New York par un chef-d'œuvre pourtant reconnu comme *Pather Panchali*.

Le cinéma n'est plus la distraction inoffensive que s'obstinent encore à y voir des financiers sans imagination. Il exige à tous les niveaux, chez les créateurs comme chez les spectateurs, un sens accru des responsabilités. Son développement, selon des lignes véritablement internationales, suppose comme allant de soi l'élimination des derniers vestiges de racisme qui subsistent encore sur notre planète. Je ne crois pas d'ailleurs que les plus jeunes générations, quelle que soit l'urgence des difficultés qui les confrontent, souscriraient de plein cœur, comme ce fut le cas dans le passé, aux appels à la haine de chefs sans conscience. Le monde change, le cinéma forcément suivra cette évolution. « Il est né pour dire l'unité humaine », comme l'écrivit le critique Léon Moussinac.



Photo © Keystone

LE JOURNAL D'ANNE FRANK

Un jour de juin 1942, une petite fille juive qui vivait cachée avec ses parents dans un réduit d'Amsterdam occupée, reçut pour ses treize ans un beau cahier. Pendant deux ans elle tint un Journal, interrompu trois jours avant que sa famille ne soit arrêtée par les nazis. Elle fut envoyée au camp de Bergen-Belsen où elle mourut en mars 1945 (deux mois avant la libération du camp par les troupes britanniques). Le 15 juillet 1944, elle écrivait encore : « Je n'ai pas abandonné mes espoirs même s'ils paraissent absurdes et irréalisables. Je crois malgré tout que dans le fond de leur cœur, les hommes ne sont pas méchants... Je continue de croire à la bonté innée de l'homme. » Le Journal d'Anne est une des histoires les plus bouleversantes de la dernière guerre. Plein de verve et d'esprit tout en étant modeste et simple, tous les jeunes doivent le lire. Il fut traduit en vingt langues. On en a tiré un film et une pièce jouée avec

succès pendant des années. Plus de trente troupes l'ont interprétée simultanément en Allemagne. La photo ci-dessous montre Anne (entourée d'un cercle) dans une école hollandaise en 1936 à l'âge de 7 ans. Elle était une enfant comme les autres. A côté de sa photo ci-dessus, Anne écrivit : « Je voudrais toujours ressembler à cette photo. Peut-être alors aurais-je la chance d'aller un jour à Hollywood. »

Photo © Alg. Holl. Fotopersbureau, archives "Elle", Paris



Nos lecteurs nous écrivent...

LES GÉNIES DU NIL



En regardant attentivement votre magnifique numéro spécial de février 1960, « Sauvez les Trésors de Nubie », j'ai été frappé par « les Deux Génies du Nil » (page 5).

Je ne suis pas, hélas ! expert en égyptologie, mais je m'intéresse parfois à la sorcellerie

et je vous serais très reconnaissant si vous pouviez demander à l'un de vos experts si ce sont des mamelles qu'on voit sous les bras des dieux et quelle est la signification de ce détail.

P. J. Quinlivan

Port Moresby

Crown Law Office

Papus (Nouvelle-Guinée)

N.D.L.R. Mme Desroches-Noblecourt nous fournit les précisions suivantes :

« Les génies évoquant le Nil sont souvent représentés par couples ; le génie du fleuve méridional, coiffé de lys, et celui du fleuve septentrional, dont la tête est surmontée de papyrus. Ces deux génies sont très souvent figurés dans les scènes où Pharaon reçoit la charge de régner sur le pays. A ce moment-là les génies lient autour d'un grand signe hiéroglyphique (représentant la trachée et les poumons) les plantes des deux provinces, ce qui confère au roi la suprématie sur le pays entier.

Le roi doit avant tout assurer la vie du pays ; cette vie n'est possible que si les cultures sont suffisamment abondantes et que l'inondation apporte par leur trichement la prospérité. Le génie du Nil, qu'il soit seul ou qu'il évoque les deux régions du Nil, ou bien encore, qu'il soit figuré en frise, porteur de plateaux d'offrandes et correspondant aux nomes ou provinces, est toujours figuré comme un être assez puissant, à l'abdomen souvent rebondi, saillant, et soutenu par la ceinture en cuir des bateleurs. Cette ceinture est ornée sur le devant par de larges retombées. Le torse est toujours nu et seules les clavicules peuvent être recouvertes d'un collier. Enfin, ce génie généreux est nourricier de l'Égypte et doté d'une poitrine abondante, presque toujours rendue par deux lourdes mamelles. Sur les reliefs, en raison du procédé si particulier du dessin égyptien, vous ne pouvez voir qu'un seul de ces deux éléments (de même que vous ne voyez qu'un œil ou qu'une oreille). Néanmoins, nous sommes sûrs qu'il existe deux mamelles, grâce aux représentations plastiques que nous possédons dans les musées (voir au Musée du Caire les deux génies du Nil en statues monumentales d'époque hyksôs).

Voici les éléments rudimentaires d'information que j'ai pu vous donner. Il y aurait bien des choses à dire sur ce génie qui commande l'Égypte et qui n'a jamais reçu sa place dans le panthéon : il n'est que le serviteur des dieux.

DERRIÈRE LE NOM DES VILLES

J'ai lu avec intérêt l'article « Derrière le nom des Villes... », qui a paru dans le numéro d'avril 1960 du « Courrier de l'Unesco ».

Je me permets de vous faire savoir qu'en France, dans le département de la Somme, il y a une petite commune de 143 habitants qui se nomme « Y », donc une seule lettre.

Sur le panneau indiquant le nom du pays, l'« y » marqué en grand, blanc ou jaune sur fond bleu, semble être l'indication de deux directions différentes, mais sans indication de nom de lieu.

Dans la Somme, également, nous devons avoir aussi le nom le plus long de France : Saint-Quentin-Lamotte-Croix-au-Bailly.

Abbé Maurice Pillion
Curé-Doyen
Gamaches (Somme)

L'ALCOOLISME

J'ai remarqué qu'un lecteur réclamait un article sur l'alcoolisme. J'aimerais, moi aussi, beaucoup voir traiter ce sujet car trop peu de gens paraissent se rendre compte des dangers de cette maladie, et connaissent le travail entrepris pour la dépister. Je suis certain qu'un article sur ce sujet serait un bienfait. Je dois vous féliciter pour votre belle revue et, en particulier, pour la haute tenue des articles qui m'ouvrent des horizons sur des peuples et des cultures différents.

Robert B. Burns
Grafton, Auckland C. 1
Nouvelle-Zélande

POUR LES ANIMAUX SAUVAGES

Au rythme hallucinant de notre civilisation, qui se mécanise à vue d'œil, toutes les espèces animales sauvages sont en voie de disparition sur toute la surface de la terre, et cela parce que les zones non cultivées se réduisent de jour en jour. Traquée dans les champs ou dans les prés, la bête affolée voit son horizon de liberté se restreindre sans cesse.

Ce n'est qu'au prix de miracles que certaines espèces ont pu échapper à la disparition totale. C'est le cas, en particulier, du bison d'Amérique, dont il ne reste qu'un troupeau de deux cents à trois cents têtes aux États-Unis. Quant à son cousin d'Europe, il ne doit subsister qu'aux efforts incessants du Gouvernement polonais qui a érigé en réserve nationale la forêt où ils peuvent maintenant se reproduire en toute tranquillité.

En France le gibier à poils et à plumes aurait disparu depuis longtemps si d'importantes réserves n'avaient été créées comme celles de l'Oisans pour la faune de montagne, ou celle de la Crau pour les oiseaux migrateurs. En-

core ces réserves sont-elles insuffisantes pour assurer une protection efficace.

Pourquoi les membres de la Société Protectrice des Animaux ne se penchent-ils jamais sur le cas des espèces sauvages qui ont beaucoup plus besoin de protection efficace que les espèces domestiques ? Il y a là un champ d'action infini, propre à remuer jusqu'à l'âme les personnes sensibles, soucieuses de nos frères inférieurs.

Jacques Brévent
11, place de la Liberté
Lons-le-Saunier, France

LE YOGA ET LA SANTÉ

Fidèle lecteur du « Courrier », les numéros qui traitent des problèmes de la santé m'intéressent particulièrement. De nos jours, alors que toute l'humanité fait un effort gigantesque pour la paix et le progrès, la protection de la santé est un sujet des plus importants. J'ai particulièrement apprécié les numéros où il est question de la lutte pour préserver la vie animale et végétale, pour purifier l'atmosphère et pour l'avancement de la médecine.

Il est connu que les exercices physiques des yogi indiens sont un des miracles de l'invention humaine. On les considère comme une curieuse science qui sauvegarde la santé et prolonge la vie, une science basée sur des milliers d'années d'expérience. Malheureusement, les articles que j'ai pu lire sur ce sujet exprimaient des opinions diverses. J'aimerais trouver dans « Le Courrier » l'avis de savants autorisés sur le yoga.

A. Chetverikov
Gorky, U.R.S.S.

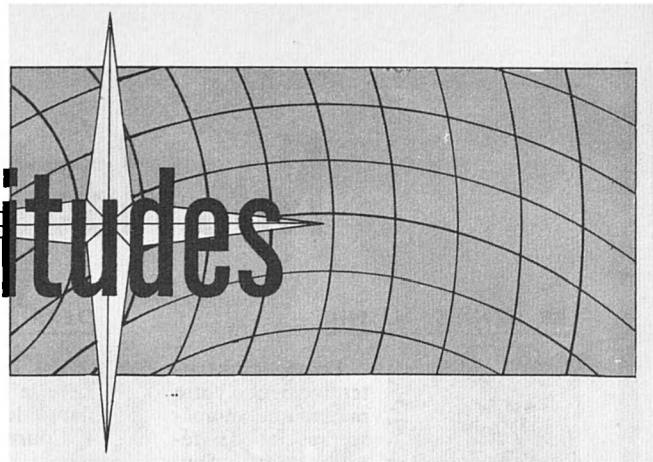
UNE DOCUMENTATION PHOTO-GÉOGRAPHIQUE DISPONIBLE

La photothèque M. Wright, commencée il y a 14 ans à seule fin de documentation photo-géographique personnelle est mise depuis 6 ans à la disposition gratuite de tous les établissements scolaires de Saint-Nazaire et de la région pour illustrer les cours des professeurs, pour être présentée aux élèves et aux étudiants, pour développer leurs connaissances en vue d'une meilleure compréhension entre les peuples. Depuis 5 ans, elle est également mise, sous forme de prêts gratuits, sans aucun droit, ni cautionnement à la disposition du public en quête de documentation photo-géographique sur quelque pays que ce soit.

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que je me fais un plaisir et un devoir de mettre cette très importante collection à la disposition de vos lecteurs.

Richard Wright
52, rue Jean-Jaurès
Saint-Nazaire (L.-A.)

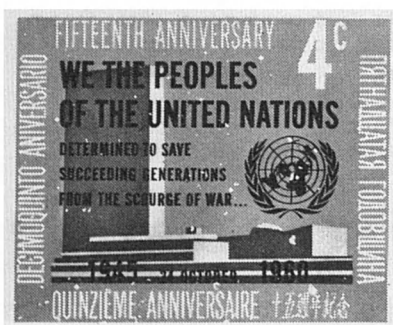
Latitudes et Longitudes



LE SERVICE PHILATÉLIQUE DE L'UNESCO



Les derniers timbres commémoratifs émis par l'Administration postale des Nations Unies célèbrent le Cinquième Congrès Forestier Mondial et le Quinzième anniversaire des Nations Unies. Ci-dessus, le timbre émis le 29 août, date de l'ouverture du Congrès Forestier Mondial à Seattle, Etats-Unis. Deux valeurs ont été mises en vente : 4 cents et 8 cents. Ci-dessous, l'un des timbres émis pour commémorer le Quinzième Anniversaire des Nations Unies et qui sera émis le 24 octobre. C'est le quatrième timbre commémoratif des Nations Unies en 1960. Deux valeurs de 4 et 8 cents seront mises en vente en même temps qu'un bloc-feuille souvenir de 12 cents. Ces timbres peuvent être obtenus grâce au Service Philatélique de l'Unesco, qui dispose des timbres et des souvenirs philatéliques émis par de nombreux Etats membres pour commémorer certains événements de l'histoire de l'Unesco et des Nations Unies. Le Service Philatélique est, en outre, l'agent de l'Administration postale des Nations Unies pour la France; il dispose, à ce titre, de tous les timbres des Nations Unies en circulation. Un document contenant la liste des articles disponibles, leur prix et les modalités de paiement, sera envoyé sur demande adressée au Service Philatélique de l'Unesco, place de Fontenoy, Paris (7^e).



LENINE ET SHAKESPEARE EN TÊTE DES AUTEURS TRADUITS

Le nouvel Index Translationum vient de paraître. La comparaison avec l'édition précédente permet de constater que les traductions sont en augmentation nette. Pour 1957, on y énumérait, en effet, 27 978 traductions pour 65 pays. La nouvelle et onzième édition publiée comme les autres par l'Unesco fait état de 29 213 traductions portant sur un total de 64 pays.

Le plus traduit des auteurs est, comme les autres années, V. I. Lénine avec 209 traductions, pour la plupart dans les diverses langues de l'U.R.S.S. Shakespeare vient ensuite, qui dépasse, cette année, Jules Verne : 127 pour le premier, 104 pour le second, contre, respectivement, 121 et 120 en 1957. Tolstoï rejoint J. Verne et, ainsi que par le passé, il est suivi de deux autres grands écrivains russes, Dostoïevski et Gorki.

Viennent ensuite Simenon (83 traductions) puis Engels et Marx, puis Agatha Christie, Dumas père, E.S. Gardner, Zola et A.J. Cronin qui totalisent plus de 60 traductions.

Après on trouve les auteurs suivants qui ont fait l'objet de plus de 50 traductions : Tourgueniev, Conan Doyle, Hemingway, Dickens, Maupassant, Steinbeck, Tchekhov, Andersen, Pearl Buck, Jack London, Victor Hugo, Mark Twain et Somerset Maugham (Index Translationum - 11^e édition. Unesco, place de Fontenoy, Paris (7^e). Prix : 65 NF ; 92/6 (stg) ; \$ 18.50).

LA NUBIE A VARSOVIE. — Les élèves de deux classes expérimentales du lycée de jeunes filles Zmichowska de Varsovie ont organisé, au mois de juin, une matinée consacrée à la campagne de sauvetage des trésors de Nubie. Elles ont imaginé de présenter à leurs camarades l'histoire et la géographie de l'Egypte et du Soudan sous la forme d'informations et de communiqués diffusés par la rédaction du « Courrier de l'Unesco » et transmis par divers postes de radio et de télévision. M. Vittorino Veronese, directeur général de l'Unesco, qui était en visite officielle en Pologne, a assisté à cette matinée et a prononcé une allocution dans laquelle il invitait les jeunes filles à poursuivre leur travail dans un esprit de coopération internationale, pour devenir de bonnes citoyennes de la Pologne et du monde.

MACHINES A CALCULER. — Un rapport vient de paraître par les soins de l'Unesco. Les machines peuvent aujourd'hui contrôler d'autres machines, prévoir le temps, enregistrer tout le savoir du monde, composer de la musique ou traduire d'une langue à l'autre, envoyer des fusées dans l'espace et résoudre, en quelques secondes, des problèmes auxquels un mathématicien devrait autrement consacrer toute son existence. Tout ce qui tient dans une mémoire d'homme peut être enclos dans une plaque de verre de douze centimètres sur quinze. Au cours d'une conférence tenue à Paris l'année dernière, le Dr E. Teller, de l'Université de Californie, a déclaré : « Je crois que l'on peut donner à la machine la possibilité d'émettre des jugements de valeur aussi bien que

de raisonner de manière logique; il en découle que je pourrais construire, mathématiquement parlant, le modèle d'une machine à émotions. » (Actes de la Conférence internationale sur le Traitement numérique de l'Information, 520 pages multilingue, Unesco, Paris; R. Oldenburg, Munich; Butterworths, Londres. Prix : 100 NF ; \$ 25 ; 7-7-0 (stg) ; DM 84.)

LA TELEVISION. — « On achète chaque jour dans le monde dix mille nouveaux postes de télévision. Chaque jour, cinquante mille personnes de plus suivent sur le petit écran le programme que les ondes apportent au foyer. Ce que la télévision donne est facilement accepté. C'est pourquoi ce nouvel instrument que la technique a mis à notre disposition est un moyen de diffusion redoutable ». M. Veronese, directeur général de l'Unesco a accueilli en ces termes les directeurs et producteurs de programmes appartenant à douze réseaux de télévision réunis récemment à la maison de l'Unesco à Paris pour examiner, en particulier, les problèmes que pose la coopération entre les réseaux de divers pays, et notamment les moyens propres à réduire les obstacles aux échanges de programmes. Un projet de convention douanière, préparé par l'Unesco et portant sur l'importation temporaire d'équipement professionnel et cinématographique a été très favorablement accueilli par les spécialistes. Les émissions pour enfants ont également retenu l'attention des congressistes. Tous ont reconnu qu'un effort devait être fait pour diffuser, pendant les heures enfantines, des programmes servant la cause de l'entente entre les peuples.

LE RACISME DEVANT LA SCIENCE

Unesco/Gallimard

Au cours des dix ans écoulés, l'Unesco s'est attachée à combattre les préjugés raciaux en publiant les brochures de la collection « La question raciale devant la science moderne ». La plupart de celles-ci ont été rapidement épuisées. Des événements récents ont montré qu'elles n'avaient pas pour autant atteint leur but et qu'il était plus important que jamais de diffuser largement les arguments qu'elles contenaient.

Plutôt que de les rééditer sous leur forme originale, il a paru souhaitable de publier un recueil contenant neuf titres anciens et deux titres entièrement nouveaux et d'une valeur exceptionnelle :

Relations raciales et santé mentale,
par Marie Jahoda.

Le peuple de la Terre promise,
par H.L. Shapiro.

Le recueil constitue donc un ensemble cohérent d'études abordant chacun un aspect particulier des problèmes raciaux. Le volume contient les études suivantes :

Les mythes raciaux, par Juan Comas.

Race et société, par Kenneth Little.

Le peuple de la Terre promise, par H.L. Shapiro.

Race et civilisation, par Michel Leiris.

Race et histoire, par Claude Lévi-Strauss.

Race et biologie, par L.C. Dunn.

Les différences raciales et leur signification, par G.M. Morant.

Les mélanges de races, par H.L. Shapiro.

L'origine des préjugés, par Arnold M. Rose.

Race et psychologie, par Otto Klineberg.

Relations raciales et santé mentale, par Marie Jahoda.

Prix : 15 NF, \$4.25, 21/9d stg.

NOTE IMPORTANTE : Pour la France les commandes doivent être faites auprès de votre libraire habituel ou à la Librairie Gallimard, 5, rue Sébastien Bottin, Paris-7^e.

Aucune commande ne doit être adressée à l'Unesco.

COMMENT S'ABONNER AU "COURRIER DE L'UNESCO"

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste.

Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

ALBANIE. — N. Sh. Botimeve, Naim Frasher, Tirana.

ALLEMAGNE. — R. Oldenbourg K.G., Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8. (DM 6).

AUTRICHE. — Verlag Georg Fromme et Co, Spengergasse 39, Vienne V. (Sch. 37.50).

BELGIQUE. — Office de Publicité S.A., 16, rue Marcq, Bruxelles C.C.P. 285.98. N.V. Standaard-Boekhandel, Belgiëlei 151, Anvers. Pour le « Courrier » seulement : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles. C.C.P. 3380.00 (100fr. belges).

BRESIL. — Librairie de la Fundação Getulio Vargas, 186, Praia de Botafogo. Caixa Postal 4081, Rio de Janeiro

BULGARIE. — Raznoiznos, 2, Tzar Assen, Sofia.

CAMBODGE. — Librairie Albert Portail, 14, avenue Boulloche, Phnom-Penh.

CANADA. — Imprimeur de la Reine, Ottawa, Ont. (\$ 3.00).

CHILI. — Editorial Universitaria, S. A., Avenida B. O'Higgins 1058, casilla 10220, Santiago (pesos 1.750).

DANEMARK. — Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade, Copenhagen K. (Kr. 12).

ESPAGNE. — Pour le « Courrier de l'Unesco » : Ediciones Iberoamericanas, S.A., Pizarro 19, Madrid. (Pts 90). Autres publications : Librería Científica Medinaceli, Duque de Medinaceli, 4, Madrid.

ÉTATS-UNIS. — Unesco Publications Center, 801, Third Avenue, New York 22, N.Y. (\$ 3). et, sauf pour les périodiques : Columbia University Press, 2960 Broadway, New York 27, N.Y.

FINLANDE. — Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (mk. 540).

FRANCE. — Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris, C.C.P. 12.598-48. Vente en gros : Unesco, Section des Ventes, Place de Fontenoy, Paris (7^e). (NF. 7.00).

GRÈCE. — Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

HAÏTI. — Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince.

HONGRIE. — Kultura P. O. Box 149, Budapest, 62.

INDE. — Orient Longmans Private Ltd. : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13, Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay ; 136a, Mount Road, Madras 2, Gunfoundry Road, Hyderabad 1 ; Kanson House, 24/1 Asaf Ali Road, P. O. Box 386, Nouvelle-Delhi.

IRAN. — Commission nationale iranienne pour l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran.

IRLANDE. — The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin (10/-)

ISRAËL. — Blumstein's Bookstores, Ltd., 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. (1 £ 4.-).

ITALIE. — Libreria Commissionaria Sansoni, Via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence. (lire 1.200).

JAPON. — Maruzen Co Ltd., 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo (Yen 500).

LUXEMBOURG. — Librairie Paul Bruck, 33, Grand'Rue, Luxembourg.

MAROC. — Centre de diffusion documentaire du B.E.P.I., 8, rue Michaux-Bellaire. Boîte postale 211, Rabat. 717 frs M.).

MARTINIQUE. — Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier B. P. 208, Fort-de-France. (NF. 7,00).

MEXIQUE. — E.D.I.A.P.S.A., Librería de Cristal, Pérgola del Palacio de Bellas Artes, Apartado Postal 8092, Mexique I.D.F. (pesos 17.60).

MONACO. — British Library, 30, Bid de Moulins, Monte-Carlo (NF. 7,00).

NORVÈGE. — A.S. Bokhjernet, Lille Grensen, 7, Oslo. (Kr. 10).

NOUVELLE-CALÉDONIE. — Reprex, Av. de la Victoire, Immeuble Paimbouc, Nouméa (130 fr. CFP).

NOUVELLE-ZÉLANDE. — Unesco Publications Centre, 100, Hackthorne Road, Christchurch. (10/).

PAYS-BAS. — N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, La Haye. (fl. 6).

POLOGNE. — « RUCH » VI. Wiloza Nr. 46. Varsovie 10 (zl. 50).

PORTUGAL. — Dias & Andrada Lda Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70 Lisbonne.

ROUMANIE. — Cartimex, Str. Aristide-Briand 14-18, P.O.B. 134-135, Bucarest.

ROYAUME-UNI. — H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (10/-).

SUÈDE. — A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm, 16. Pour « Le Courrier » seulement : Svenska Unescoradet Vasagatan 15-17, Stockholm, C. (Kr. 7.50).

SUISSE. — Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zürich. C.C.P. Zürich VIII/23383. Payot, 40, rue du Marché, Genève. C.C.P. 1-236.

Pour le Courrier seulement : Georges Losmaz, 1, rue des Vieux Grenadiers, Genève, CCP 1-4811 (Fr. 5 7)

TCHÉCOSLOVAQUIE. — Artia Ltd, 30, Ve Smekáč, Prague 2.

TURQUIE. — Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

U.R.S.S. — Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200.

URUGUAY. — Unesco Centro de Cooperación Científica para América Latina, Bulevar Artigas 1320-24, Casilla de Correo 859, Montevideo. (Pesos 10).

VIET-NAM. — Librairie Papeterie Xuan-Thu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon.

YOUgoslavIE. — Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27/11 Belgrade.



FEU DE JOIE EN AFRIQUE DU SUD

Près de Johannesburg des noirs brûlent leur laissez-passer, symbole de la discrimination raciale en Afrique du Sud. Celui qui ne produisait pas son laissez-passer en toutes occasions, même pour traverser la rue, était passible d'amende ou d'emprisonnement. La loi rapportée un certain moment est de nouveau en vigueur.

Photo © Ian Berry-Magnum